

augmente; quelques salles de la maison mère, nouvellement construite rue Sussex, servent à des malades, de même qu'une partie de l'Hôpital des émigrés. En 1860, il y a 160 malades dans tous ces établissements. Il semble que les soins donnés par les religieuses soient plus en demande que ceux prodigués dans l'hôpital uniquement protestant de la rue Rideau, près de Wurtemberg; du moins, c'est ce qu'affirme le docteur Beaubien en 1854.

Soeur Paul-Émile raconte qu'un bazar, un concert donné à l'Institut canadien-français, des dons, et des emprunts permettent le début de la construction, en 1861, de l'Hôpital Général qui s'élève encore aujourd'hui rue Bruyère (anciennement rue Water). La générosité aussi de M. et Mme Joseph-Félix Larocque qui se sont retirés à la maison mère en 1857 et y resteront jusqu'à leur mort, fait beaucoup.

L'hôpital est terminé en mars 1866 mais un an plus tard le gouvernement le réquisitionne pour l'armée, occupation qui durera trois ans. Pendant ce temps, les malades seront traités dans un hôpital en bois construit rapidement rue Water. De septembre 1870 à avril 1871, deux étages sont loués à des membres du Parlement puis l'hôpital retourne à son rôle primitif qu'il ne quittera plus. Plus tard, je parlerai des améliorations qui se sont succédées... En cette année 1978, plus de 110 ans après sa construction, l'Hôpital Général voit son utilité diminuée car un nouvel hôpital est en voie de construction au sud de la capitale, chemin Smyth. La Basse ville, qui a grandi et a vécu dans l'ombre de cet hôpital où ont été soignés tous ses habitants, verra avec peine le départ d'une institution séculaire... les bâtiments tant connus serviront à quoi??? L'avenir le dira.



Depuis 1845, les Soeurs Grises soignaient indifféremment malades de toutes religions et de toutes langues. Il en résultait quelquefois des conversions à la foi catholique et cela ne manquait pas d'agacer les protestants qui, je l'ai appris par la correspondance de Mgr Bruno Guigues, faisaient preuve d'intransigeance. Soeur Paul-Émile rapporte certains articles de l'hebdomadaire "The Orange Lily" qui dit que "les Soeurs catholiques romaines qui contrôlent le seul hôpital de Bytown ne perdent jamais l'occasion de pervertir la foi des protestants assez malheureux pour tomber entre leurs mains"

Toujours est-il que, en plus de la raison citée plus haut, il y avait aussi le nombre toujours plus élevé d'habitants du bourg devenu ville trois ans plus tôt. L'hôpital protestant du Comté de Carleton fut donc installé en 1851 sur un terrain du côté nord de la rue Rideau, entre Charlotte et Wurtemberg. Son historique a été donné dans la brochure de 1910 publiée par la "Women's Historical Society", page 49. Les docteurs consultants étaient Hamnett Hill, Van Courtlandt, Sewell, les chirurgiens Grant, Henderson et Clark.

Le premier hôpital, construit en pierre, fut remplacé, en 1873, par un autre, un peu plus à l'ouest. Ce bâtiment en briques rouges qui existe encore sert de séminaire pendant un temps, puis de résidences provisoires pendant la 2<sup>ème</sup> Grande Guerre. En 1943, il devint la propriété de la Couronne qui, en août 1950, a permis à l'Armée d'y installer des services; aujourd'hui on y voit un centre d'entraînement pour jeunes gens de la Réserve, pour les recrues et autres services auxiliaires.

"Wallis House", car tel est son nom, a été nommée d'après l'amiral de la flotte britannique, Sir Provo William Parry Wallis qui, pendant la guerre de 1812, fut responsable du retour du HMS SHANNON jusqu'au port de Halifax, de nombreuses victimes ayant décimé le rang des officiers du navire, Wallis étant le seul restant à bord. Il mourut en 1892, à l'âge de 101 ans.

La capitale possède maintenant d'autres hôpitaux que ceux mentionnés plus haut mais leur construction date d'après 1855.



Vers 1840, le Dr Van Courtlandt fut appelé à expertiser des ossements trouvés dans la terre à un endroit qui peut se situer à l'angle des rues Wellington et Bay, côté nord-ouest. Son examen révéla qu'il s'agissait de l'emplacement d'un très vieux cimetière indien qui aurait remonté tout probablement aux premiers temps de la colonie.

Harry Walker parle, dans son "Carleton Saga" d'un des plus vieux cimetières du Haut-Canada, le cimetière McGuigan, dans le canton de Wolford, sur une pente allant à la rivière Rideau. Plusieurs des tailleurs de pierre qui travaillèrent au canal, une centaine de victimes de la malaria, des Loyalistes et des Vétérans qui servirent sous Wellington, dorment ici de leur dernier sommeil, dans un endroit négligé où les tombes sont brisées et où il ne reste qu'un seul monument intact. C'est celui, gravé par un tailleur de

Pierre du canal, sur la tombe de Margaret Davidson, quatre ans, fille d'un soldat. Elle se noya dans la rivière. Sa figure est gravée dans la pierre, en relief, et cette charmante gravure a supporté cent quarante ans de mauvais temps et d'abandon.

Un autre ancien cimetière, peut-être le plus ancien du Canada, dit Walker, se trouve à un mille à l'est de la station de Dwyer Mill, dans le canton de Marlborough, un petit cimetière de vingt tombes où reposent des pionniers.

Pendant les premières années de Bytown et celles précédant sa fondation, les morts étaient soit enterrés sur la terre qui entourait la maison, soit transportés de l'autre côté de l'Outaouais, à Wrightstown.

Lorsque la grande faucheuse éclaircit les rangs des travailleurs du canal lors de l'épidémie de 1828, un cimetière fut installé entre Elgin, Metcalfe, Sparks et Queen. Presbytériens, anglicans et catholiques y furent inhumés. John Burrows établit aussi un coin pour les Méthodistes, qui servit peu. Ce premier cimetière était entouré d'une clôture à poteaux de cèdres, les tombes dispersées entre les arbres qui ne furent tous enlevés qu'un peu plus tard. De fait, ce terrain appartenait à Nicholas Sparks, consistant en une portion de ceux achetés de John Burrows. Au sujet de ce cimetière, M. Sparks demanda une compensation, mais la chose s'arrangea à l'amiable, je ne sais comment, toutefois.

Au début des années Quarante, un cimetière existait rue Rideau, côté sud, près de Chapel, sur un terrain donné, dit-on, par Besserer. Mais, son usage semble en avoir été limité à certaines familles choisies. En existait-il un autre dans cette partie, presque encore inhabitée du village? Le "Bytown Gazette" du 23 décembre 1840, publie une annonce par Louis-Théodore Besserer à l'effet qu'un cimetière a été installé, sans sa permission, sur les terrains qu'il possède à Sandy Hill "dans Besserer Place" et il avertit le public de ne pas se servir de ce terrain pour enterrer ses morts. Peut-être, s'agit-il d'un petit cimetière catholique qu'une carte de 1842 montre comme étant au coin sud-est de Rideau et Cumberland où se trouvera peu après un champ de pommes de terre et, plus tard, le Couvent de la rue Rideau?

De toute façon, il ne faut pas s'étonner que les citoyens du vieux Bytown aient enterré les leurs dans de petits enclos ici et là car les solitudes boisées venaient aux limites mêmes du petit village

qui, à ce moment-là, finissait aux environs de Rideau et Cumberland.

L'installation, en 1845, d'un cimetière de plus grande dimension et pour toutes les dénominations, dans un large terrain bordé par les rues Wurtemberg et Cobourg, mettra fin à ces petits enclos funéraires. Aussi tard que juin 1853, cependant, un règlement de l'hôtel de ville ordonne l'enlèvement des corps qui pourraient être encore "dans le cimetière de la Côte de sable" où qu'il ait été.

En 1845, un cimetière de dimension assez imposante fut donc installé entre les rues Heney, Wurtemberg, Tormey et Cobourg où se trouve actuellement un parc longé, dans sa partie ouest, par le Manoir MacDonald. Ce cimetière fut vite rempli l'année du typhus en 1847. Les victimes tombaient comme des mouches. J'en ai parlé ailleurs. Les tombes se trouvaient presque aux limites du village, la forêt étant tout près. On dit que les loups se réunissaient à l'est de la rivière Rideau, en face de l'île Porter. On les entendait hurler.

Dernièrement, le conducteur de mon autobus expliquait à deux dames fortement intéressées que le beau parc que nous longions, était auparavant un grand cimetière et que le petit pavillon qui s'élève sur un monticule a été installé à cet endroit par des Irlandais, en souvenir de leurs compatriotes qui vinrent dans nos parages pendant cette terrible année 1847 et dont les ossements reposent encore là-dessous. Je n'ai vu cette explication nulle part, mais il se peut très bien qu'elle soit vraie.

Ce cimetière, que l'on disait de "Sandy Hill" (cimetière de la Côte de sable) était, en réalité, situé au nord de la rue Rideau, entre Wurtemberg et Cobourg, donc dans la Basse ville, car la Côte de sable ne se trouve qu'au sud de la rue Rideau. Peut-être, les limites de cette partie du village étaient-elles encore mal définies à cette époque? Il n'y avait guère d'habitations dans cette partie de Bytown vers 1845. L'hôpital protestant entre Cobourg et Wurtemberg ne sera construit que six ans plus tard.

Le grand champ de repos éternel servit donc de 1845 à 1873. A cette époque, Monseigneur Guigues acheta, pour y enterrer les catholiques, cinquante arpents d'un M. Bradley et le Chanoine Bouillon fit le tracé du nouveau cimetière. En même temps, le cimetière protestant Beechwood fut installé sur un grand terrain adjacent. Ces deux endroits servent encore aujourd'hui et la dimension donnée aux cimetières, il y a plus de cent ans, permettra leur usage pour encore de nombreuses années.

Il paraît que “tous les corps précédemment au cimetière de Bytown furent transportés là-bas”... Pas tous, cependant, car on me dit que, vers le début de ce siècle, les gosses de la paroisse Ste-Anne trouvaient souvent des ossements et des crânes aux alentours de la rue Cobourg; ils s’amusaient à jouer avec. Certains d’entre eux, au sens commercial plus développé, allaient les vendre. Lorsque se firent les excavations pour la construction du Manoir MacDonald, établissement pour personnes âgées, il y a à peine une dizaine d’années, on trouva de nombreux ossements, probablement ceux des émigrants morts en 1847.

Le pionnier de New Edinburgh, Thomas McKay, avait érigé un mausolée dans la section presbytérienne du cimetière de la Côte de sable, plusieurs membres de sa famille étant morts jeunes. Lorsque Beechwood fut créé, le mausolée fut enlevé et, pierre par pierre, réinstallé dans le nouveau cimetière où on peut le voir aujourd’hui.

En 1910, ai-je lu quelque part, on déplorait l’aspect délabré du cimetière de la Côte de sable où on voyait encore, rangées après rangées, en rangs serrés, des victimes du typhus de 1847. Bien que beaucoup de résidents enlevèrent de là les restes des leurs, personne ne s’occupa des cendres des émigrants. Il semble qu’à ce moment-là, la ville ne pouvait rien faire pour améliorer l’apparence de ce cimetière, sur lequel les différentes églises avaient des droits. Mais tout s’arrangea et cet ancien champ funéraire est devenu un parc verdoyant. Il se trouve directement en face de mon balcon.

Le cimetière Notre-Dame contient quelques tombes de gens morts avant 1855, donc à Bytown. La plupart portent des noms à consonnance anglaise car ils étaient probablement des Irlandais catholiques. Ainsi, on voit qu’un John Bennett “departed this life in 1848, aged 42 years” et que John Brophy “died at Bytown in 1850 aged 41 years”. Une grande pierre tombale indique qu’Elizabeth, épouse de James Fitzgibbons du Royal Engineer Department of Bytown “departed this life in 1845 aged 53 years”. On se souvient que M. Fitzgibbons était responsable des travaux d’excavation lors de la construction du canal. Il se peut qu’il existe d’autres sépultures de Canadiens français que celle de Jean Bédard mais je n’ai vu que celle-là. C’est une pierre tombale d’un blanc grisâtre sur laquelle on peut lire que John Bédard, né en 1804, mort en 1854 est enterré ici avec sa femme Eliza (Balfour) morte en 1872. L’inscription est en langue anglaise. Ce Bédard fut un pionnier,

premier échevin de langue française, et j'en parle dans la section qui est consacrée à mes compatriotes.

Les corps ont été transportés ici vers 1873 lorsque ce cimetière fut aménagé. Les monuments étaient vraisemblablement dans le grand cimetière de la rue Wurtemberg et la plus grande partie sinon la totalité de ces monuments portent des noms anglais. Cela m'a donné à réfléchir. J'y ai vu un signe que les nôtres, moins fortunés, possédaient, au cimetière Wurtemberg, de simples pierres, ou peut-être une croix de bois ou de fer. On a probablement cru bon de négliger le transport de ces modestes reliques tandis que ceux de langue anglaise, avec plus d'argent, donc de plus imposants monuments, se voyaient honorés d'une nouvelle sépulture dans le cimetière Notre-Dame. Voici une simple supposition et la question reste posée.

Si le cimetière Notre-Dame possède de nombreuses tombes d'Anglais et d'Irlandais, par contre, Beechwood, dont les vastes terrains sont tout à côté du cimetière catholique, ne possède que très peu de noms français. De fait, en le parcourant, je n'en ai trouvé aucun.

On est toujours surpris de voir "Bytown" inscrit dans la pierre, par exemple: "Stewart MacLeod, born in Bytown 1847, died 1926" et, encore, "John Durie, a native of Glasgow, who came to Bytown in 1836, born 1813. died 1895... His wife, Mary Stewart, who came to Bytown, in 1829...".

Que ces champs de repos ressemblent peu aux cimetières européens! Je pense au Père-Lachaise et à celui de Gênes. Ici, peu de statues ou de bustes représentant celui qui y repose, à l'exception de Nicholas Flood Davin, né en Irlande en 1843, mort à Winnipeg en 1901. Il fut conseiller du roi à Ottawa de 1887 à 1900. Il fut journaliste et homme de lettres, dit la longue inscription sur le monument qui a été érigé par ses amis. Je crois qu'il s'était enlevé la vie.

Sur la terre-plein où repose toute sa famille, un superbe monument de granit rouge s'élève sur la tombe du roi du bois, John R. Booth, 1827-1925.

Doit-on s'étonner de trouver ici la tombe d'Alonzo Wright, roi de la Gatineau et descendant du pionnier de Hull, Philemon Wright? Peut-être pas, car il fut député d'Ottawa et avait épousé la veuve de Nicholas Sparks, important propriétaire de Bytown. Par

contre, Nicholas Sparks fut enterré à Hull et repose à côté du terrain réservé aux Wright, dans le cimetière St. James, chemin d'Aylmer, terrain dominé par le monument élevé en souvenir du chef du clan, Philemon Wright.



Bien sûr, les premiers médecins de Bytown furent ceux attachés aux casernes des militaires et au petit hôpital de la colline. Leurs noms nous sont parvenus. Ce sont les docteurs Tuthill, Stewart, Rankin et Stratford, Ces médecins eurent fort à faire pour s'occuper des soldats et aussi des employés du canal car, très tôt, des épidémies de toutes sortes ravagèrent la région. Le Dr Tuthill, chirurgien en charge de la santé des militaires, dut se déplacer sur des distances considérables pour soigner les employés qui, presque tous, souffrirent du choléra asiatique en 1832. Il semble que, la même année, Tuthill retourna en Angleterre, remplacé par le docteur Stratford, remplacé à son tour par le Docteur Van Courlandt en 1833.

Du docteur Rankin, on ne sait pas grand-chose sinon qu'il partit à la fin des travaux.

Le docteur Stewart et le docteur Christie furent les premiers médecins à pratiquer ici pour le bénéfice de la population. Le docteur James Stewart, un Irlandais, vint à Richmond en 1822 et, cinq ans plus tard, ouvrit un bureau rue Rideau, en face de la rue Nicholas. Il épousa la veuve du Capitaine Lett (le père du greffier-poète Lett). Il mourut en 1848. "Arrivé en 1827, parti en 1848" dit poliment Bond dans son "Ville sur l'Outaouais". Il était le médecin de Louis-Théodore Besserer.

Le docteur Alexander James Christie avait une figure ronde et pleine, des cheveux courts et frisés et de grands yeux plein de bonté. Il devait être un homme gai, jovial et de bonne compagnie si on se fie à son portrait<sup>1</sup>. Il arriva ici aussi tôt que 1826 mais il semble n'avoir commencé à pratiquer que quelques années plus tard. Il était excellent journaliste et c'est lui qui fonda le second journal de Bytown. Sa grande maison de pierre se trouvait au 399 de la rue Sparks, en face de la "Christ Church Cathedral". Il mourut en 1843 à l'âge de 65 ans.

<sup>1</sup> "Christ Church Cathedral, Ottawa 1832-1932" Hamnett P. Hill, page 9

Dans ce village de pionniers, la vie était dure, aussi impitoyable que le froid des hivers. Ainsi, le docteur Tuthill manqua perdre la vie un soir sombre d'hiver. Lui et le docteur Christie traversaient la Grande Rivière au pied de la colline, au bas des édifices de la Cour Suprême, lorsqu'ils perdirent leur chemin, aveuglés par la neige épaisse qui tombait. Ils seraient, sans doute, morts de froid si des gens qui veillaient tard dans leur maison n'étaient venus à leur secours. Telles étaient les conditions d'existence de ces années du début.

D'autres médecins ne tardèrent pas à arriver, mais on remarquera qu'aucun médecin n'était de langue française avant 1847.

Lorsque les Soeurs Grises arrivèrent à Bytown et fondèrent le minuscule "Hôtel Dieu" de la rue St. Patrick leur premier médecin fut le Dr Van Courtland, type original, Ecossais convaincu, car on le voit, dans les photos de l'époque, portant son costume national. C'était un homme généreux et Soeur Paul-Emile parle de son grand coeur.

Le Dr Van Courtlandt habitait rue Wellington, près de Bay, une belle maison de pierre. Après sa mort, on raconta que sa maison était hantée. Elle fut plus tard démolie. Il avait épousé, en 1841, Harriett Harrington, de St. Andrews. Gertrude Van Courtlandt qui, en 1858, publia "Records of the City of Ottawa from its foundation" était-elle sa fille, peut-être d'un premier mariage? Au musée Bytown, on voit la photo du Dr Van Courtlandt, de sa femme et celle de Gertrude, côte à côte, ce qui laisse supposer que l'écrivain était de sa famille.

En même temps que les docteurs Stewart, Christie et peut-être d'autres, il y avait ici, à partir de 1837, un Dr W.R. Honey qui pratiquait sa profession mais enseignait dans ses moments libres, tout comme le Dr Christie mêlait le journalisme et la médecine.

Voici la fin des années Quarante et les premiers médecins de langue française arrivent ici. Il semble qu'à Wrightstown, il y avait déjà les docteurs Church et de Celles (De Cell, écrivent certains historiens). Pour marquer la différence entre les deux mentalités, différence qui a été notée par l'ancien maire Eddy de Hull qui disait que les Canadiens français n'étaient aucunement "show-off", expression qui peut se traduire par "sans prétention", on dit que le Dr Church amassa une grande fortune. Cependant, le docteur De Celles resta toujours pauvre et même brûla ses livres pour que



personne, après lui, ne puisse les avoir, ce qui est bien le comble du désintéressement ou peut-être d'un autre défaut moins agréable.

Les opinions qui châtouillent ma fierté nationale m'ont toujours dirigée, pour en vérifier l'authenticité, vers des recherches qui, souvent, ont rétabli les choses dans leur perspective véritable. Ainsi, dans une conférence donnée le 5 novembre 1903, mise en brochure, le docteur H. Beaumont Small, alors président de la "Ottawa Medico-Chirurgical Society" disait ceci, après avoir donné une intéressante biographie de chacun des médecins qui avaient oeuvré dans la région, tous de langue anglaise, naturellement: "There were other doctors but from them there is little to be learned". Ce qui signifie que ces médecins n'avaient rien fait d'autre qu'exercer, modestement—ce fut notre caractéristique hautement appréciée à l'époque de nos compatriotes de langue anglaise—et sans grand éclat, leur profession de médecin. Voyons ce qu'il en est! Ne serait-ce que pour cette phrase, que n'appuie aucune documentation, et qui englobe les docteurs Lacroix, Robichaud, Beaubien et St-Jean, je me serais efforcée d'écrire ce qui suit sur les médecins de langue française.

Doit-on remonter au tout début de notre présence sur cette terre d'Amérique et rappeler que le premier médecin fut, en même temps, le premier fermier et un des premiers seigneurs? Ce fut Louis Hébert qui vint au Canada en 1617. Il paraît que Guillaume Couillard, gendre de Louis Hébert, fut le premier à employer la charrue, le 26 avril 1628, mais Benjamin Sulte prétend que ce fut plutôt la belle-mère de Couillard, Mme Hébert.

Depuis ces temps lointains, la profession médicale a donné au Canada français une longue liste d'hommes doués non seulement dans le champ de leur profession mais possédant un esprit ouvert, cultivé et des dons souvent littéraires; la diplomatie canadienne sait quelque chose de ces "médecins-écrivains" qu'elle a envoyés nous représenter aux quatre coins du globe.

A Bytown, lorsque l'on note la présence des premiers médecins de langue française, sans doute amenés ici par l'ouverture de l'hôpital des Soeurs Grises, il deviendra tout de suite évident que ces hommes, dont l'activité intense ne cesse de nous surprendre, furent mêlés à la fondation de chaque organisme mis sur pied pendant ces années-là. Les médecins de langue anglaise furent également des pionniers dans d'autres domaines que celui de la médecine.

J'ai déjà dit que le Dr Van Courtlandt fut le premier médecin attaché à l'hôpital des Soeurs. Il fut remplacé, en 1850, par le Dr Robichaud. Celui-ci fit place au Dr A.O. Lacroix en 1851. Un an plus tard, le Dr Lang le remplace et la même année le Dr Cléophas T. de Beaubien prend la relève. Le premier personnel médical régulier fut organisé un ou deux ans plus tard et comprenait le Dr Hamnett Hill, chirurgien consultant, et les docteurs Beaubien et St-Jean.

Les informations sur ces premiers médecins ont été extrêmement difficiles à trouver car si on connaît, dans les détails, la vie des médecins de langue anglaise, les quelques noms que je vais mentionner maintenant, ont donné lieu à peu de commentaires mais, en cela, j'exempte les docteurs Beaubien et St-Jean sur lesquels nous avons quelques détails.

Le premier médecin de langue française qui pratiqua à Bytown fut probablement le docteur Achille Beaubien dont la destinée tragique fut de mourir tout jeune, à 26 ans, en novembre 1851. "The Citizen" mentionne, alors, le fait qu'il pratiquait ici depuis quatre ans, ce qui placerait les débuts de son installation à 1847. Le 24 février 1849, à Notre-Dame de Bytown, il avait épousé la jeune Elisabeth Bédard, fille du pionnier Jean Bédard. Après la mort de son jeune mari, Elisabeth se remaria avec Andrew Neveu.

Il semble bien que le Dr Robichaud, un dentiste, habitait déjà la région en novembre 1848 puisqu'il assista à la première réunion des Syndics des écoles communes (publiques) de Bytown. Sa participation s'arrêta là car j'ai déjà mentionné que cette première Commission ne comptait aucun Canadien. J'ai noté l'annonce de l'ouverture du bureau du Dr Robichaud dans le "Packet" à partir de 1850 seulement. Il fut, je l'ai dit, attaché à l'hôpital des Soeurs grises en 1850. L'historien Ross, dont la qualité maîtresse ne semble pas être celle de posséder un bon orthographe, lui donne, à deux reprises, un nom fantaisiste, en mentionnant simplement son passage ici: Robillichaud et, ailleurs, Robichard... Je n'ai pu trouver rien d'autre sur ce médecin et il semble bien qu'il n'habita notre région que très peu de temps.

Le docteur A.O. Lacroix (Lecroix, disent certains) arriva probablement ici au début de 1851 car le "Packet" annonce l'ouverture de son bureau au "City Hotel". Quelques mois plus tard, son bureau se trouvait rue York. La même année, il est médecin de l'hôpital et du couvent des Soeurs grises.. Puis, il disparaît et on perd sa trace.

Je ne crois pas qu'il y ait eu avant 1855 d'autres médecins de langue française que ceux mentionnés plus haut. Les docteurs St-Jean, Robillard, F.X. Valade et Provost pratiqueront ici plus tard, c'est-à-dire après 1855. Le premier fera l'objet d'une étude détaillée car son apport à la vie outaouaise fut important. Comme il naquit à Bytown en 1833, ce n'est pas en sa qualité de médecin qu'il est mentionné dans la Deuxième partie de ce livre, mais en tant que fils de pionnier.



Y a-t-il quelque parenté entre le jeune Achille Beaubien et le docteur de Beaubien qui vint à Bytown pendant que son collègue du même nom y exerçait encore sa profession? Des recherches plus poussées donneraient probablement une solution à cette question.

Ce médecin qui fut un des fondateurs de plusieurs organismes ici, était fils de François Beaubien et de Marie Duval comme en fait foi le registre de la Cathédrale Notre-Dame qui mentionne son mariage avec Mathilde Campbell en 1856. Il était né vraisemblablement à Nicolet et appartenait certainement à l'une des plus importantes familles du Bas-Canada.

Un très intéressant volume, "Nos gloires nationales" publié en 1867, donne des précisions sur cette famille Trottier de Beaubien ou Des Rivières. Celle appelée Trottier des Rivières était établie à Trois-Rivières, tandis que Trottier de Beaubien habitait primitivement la Rivière-du-Loup où elle possédait une seigneurie. Au 19ième siècle, elle habitait Nicolet.

A cette famille, appartenait un médecin renommé de l'Hôtel-Dieu de Montréal. En 1867, il fut professeur à l'École de médecine de Montréal et président de la Société St-Jean Baptiste. Les de Montigny leur étaient apparentés. Une fille de M. de Montigny et de sa femme née D'Amours épousa, au milieu de 18ième siècle, un Trottier des Rivières. M. de Montigny avait épousé, en 1748, Charlotte Trottier des Rivières dont la mère était une Raimbault.

Il est certain que "notre" docteur Beaubien appartenait à la famille Trottier de Beaubien. Peut-être était-il un oncle ou un frère aîné du Dr Pierre mentionné plus haut.

Toujours est-il que Cléophas Trottier de Beaubien que l'on nomme souvent simplement le docteur Beaubien, annonce dans

"The Citizen" en l'année 1851, l'ouverture de son bureau "at Mme Dupuis, in the old convent building", rue St. Patrick. Un an après, il est nommé médecin de l'hôpital tenu par les Soeurs Grises. Plus tard, en 1860, son bureau sera rue York.

Il fut médecin de l'hôpital des Soeurs de 1851 à 1877. Son nom est mentionné dans le "Free Press" du 31 mai 1876 comme coroner lorsqu'il témoigne dans une enquête sur un incendie au coin de St. Patrick et Dalhousie.

Le docteur de Beaubien s'occupa tout spécialement de la Société St-Jean Baptiste, fondée à Bytown en 1853. Son premier président, il fut avec J.B. Turgeon, l'organisateur de cette nouvelle société et le livre-souvenir des fêtes du cinquantième anniversaire de fondation (1913) mentionne le fait qu'il en fut le président pendant une douzaine d'années. Cette fondation fut d'une extrême importance, à l'époque, pour grouper les aspirations et les énergies des nôtres. On ne possède pas la liste du Bureau à ce moment-là. Cependant, en 1861, le docteur St-Jean ayant succédé au docteur de Beaubien, la liste des membres du bureau est donnée dans le chapitre qui concerne la Société St-Jean Baptiste. Le docteur de Beaubien fut donc réélu en 1863, 1864 et en 1865.

Son intérêt pour ses compatriotes ne se borna pas là. Avec l'infatigable J.B. Turgeon et P. Comte, il fonda l'Institut canadien-français en 1852, dont il fut le président à plusieurs reprises.

En plus, avec Turgeon qui semble avoir été un collaborateur et ami dans plusieurs circonstances, il fut syndic des écoles en 1855, poste qui n'avait pas été confié aux Canadiens depuis la fondation du Bureau en 1848. En plus il était adjoint au Capitaine Turgeon, commandant de la Compagnie de Milice no deux.

En 1855, la France décida d'envoyer une mission officielle au Canada<sup>2</sup>. A bord de "La Capricieuse", le commandant Belvèze fut chargé de la délicate négociation et réussit la tâche difficile de ne pas indisposer les Anglais tant pendant la réception officielle à Québec, capitale du Bas-Canada qu'à Kingston et Toronto. Fraîchement revêtu de son nom d'Ottawa, l'ancien Bytown ne voyait probablement pas la nécessité de recevoir la première mission officielle française depuis la conquête. Mais, le Conseil municipal devait vite changer d'idée car une délégation de trois

<sup>2</sup> Article de J. Guoin dans "Asticou" janvier 1969

hommes, dont Friel et D. McLachlin, dirigée par le docteur Cléophas Trottier de Beaubien qui était alors président de l'Institut canadien-français, se rendit à Montréal pour inviter le commandant Belvèze à visiter la capitale. Le maire d'Ottawa convoqua une assemblée publique pour l'organisation de cette visite. De vifs mécontentements furent causés non pas par le fait que le commandant français serait reçu à Ottawa mais surtout par le fait qu'une délégation dirigée par un Canadien français avait pris l'initiative de l'invitation. Un nommé Perkins, échevin, fut à ce point un exemple de fanatisme étroit que le "Ottawa Tribune" le traita de "fool", de "bigot" et de "blockhead". Je parlerai plus tard de cette visite historique qui dépasse les cadres de mon présent travail.

Quand mourut le docteur de Beaubien? Probablement à la fin des années Soixante-dix mais je n'ai pas retrouvé la date exacte de ce décès et mes visites répétées au cimetière Notre-Dame n'ont révélé aucun indice de son enterrement à cet endroit. Comme sa femme, née Mathilde Campbell, une des premières pensionnaires des Soeurs Grises, était anglaise, il se peut qu'il soit enterré à Beechwood. La même incertitude entoure sa descendance. A-t-il eu des enfants? La découverte de la date de sa mort donnera certainement ces détails<sup>1</sup>.

En feuilletant les nécrologies que les Soeurs grises font chaque fois qu'une de leurs religieuses meurt, j'ai retrouvé le nom de cette Soeur Beaubien que Mère Bruyère avait comme collaboratrice lors de ses années d'installation à Bytown. Soeur Paul-Emile mentionne à plusieurs reprises le nom de Soeur Beaubien. Elle naquit, lit-on, à Nicolet en 1831, de François Beaubien, cultivateur et de son épouse Marie Duval. Elle était donc la soeur du docteur Cléophas de Beaubien. La jeune fille entra au noviciat en 1857 et fit profession en 1859. Institutrice pendant quelques années puis sous-maîtresse des novices, elle mourut à Ottawa à 35 ans en 1867.

★ ★ ★

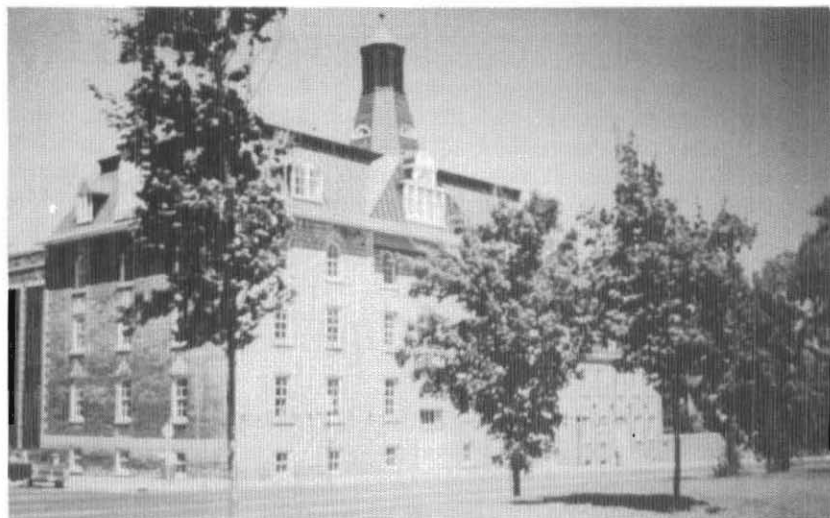
Je viens d'écrire un chapitre où il n'est question que de maladies et de morts, sujets scabreux qui ont laissé, au bout de mon stylo, une goutte d'encre très noire... il me faut laisser là ce désolant chapitre.

En sortant sur le balcon afin de retrouver mes esprits et aérer mes pensées poussiéreuses, j'ai trouvé devant mes yeux, un tableau

de maître et mon balcon est devenu un belvédère d'où, de fait, chaque soir, j'observe le coucher du soleil. Celui que je regarde en ce moment est superbe; l'immense globe du soleil, d'un orange incandescent, glisse de dessous un nuage immobile, reste suspendu majestueusement au-dessus de l'horizon pendant plusieurs minutes et commence une lente descente vers l'autre côté du globe. Les nuages de l'est à l'ouest se doublent de rose; le croissant d'une lune nouvelle commence à régner sur un ciel qui s'obscurcit. Les lumières s'allument partout. La pointe des clochers marque le ciel d'un doigt noir et la face ronde de l'horloge de la Tour du Parlement voisine avec la délicate et scintillante couronne de maiée qui entoure le haut de la bibliothèque centenaire.

Plus près de moi, le tableau se dédouble. Tout ce qui borde la Rideau se reflète dans l'eau en lignes courbes. Tout est calme et paisible. C'est la fin d'un beau jour.

<sup>1</sup> C.T. de Beaubien mourut le 15 mars 1877.



Ancien Collège de Bytown  
devenu Hôtel de Champagne



## CHAPITRE XV

### LE COLLÈGE DE BYTOWN

Une des restaurations les plus heureuses de ces dernières années a été celle qui a redonné à deux bâtiments de la rue Sussex le visage qu'ils avaient il y a plus de 125 ans.

Voisins de la cathédrale Notre-Dame, se trouvent deux solides édifices de pierre; celui au nord, de dimension plus restreinte et à trois étages, fut construit en 1843, en pierres des champs. "Le 7 août 1847, dit le Père Alexis, le Père Telmon prend à bail pour trois mois, de M. Thomas Donnely, une maison de pierre, rue Sussex, numéro 365". Il s'agissait de loger Mgr Guigues, nouvellement nommé évêque de Bytown et ses prêtres en attendant que le palais épiscopal soit terminé, rue St. Patrick, ce qui fut fait trois ans plus tard. Lorsque le clergé la quitte, la maison devient habitation privée. Qui l'occupa de 1850 à 1899? Je crois que Thomas C. Bingham, marchand de bois, y vécut pendant un certain temps.

Il ne devait pas s'écouler beaucoup d'années avant qu'on accole à cette belle maison de pierre, un bâtiment plus important et qui fait maintenant l'angle des rues Guigues et Sussex.

Avant que Monseigneur Guigues réalise son projet de fonder un collège pour les garçons, le bon Père Telmon y avait déjà pensé car il écrivait à Mgr de Mazenod: "Bytown a commencé comme Rome. La plupart des citoyens ne sont guère plus recommandables que les fondateurs de la ville éternelle et je doute fort que leurs descendants deviennent jamais le premier peuple du monde". Ce jugement passé sur le village de Bytown, à l'époque peu recommandable en effet, ne nous surprend guère. Cependant, dans le même souffle, le Père Telmon suggérait à son supérieur,



l'établissement d'une institution bilingue pour les garçons laissés jusque-là à eux-mêmes. Peu après, Mgr Bruno Guigues devait reprendre l'idée et la mener à bonne fin.

L'ouvrage du Père Gaston Carrière, mentionné dans la bibliographie, nous donne toutes les informations nécessaires au sujet du projet. Le courage avec lequel l'évêque poursuit la réalisation de ses ambitions en ce sens, malgré les refus, les rebuffades et les fins de non-recevoir, est tout simplement admirable. La correspondance qu'il entretient avec gouvernements et politiciens, en somme tous ceux qui peuvent l'aider, est si abondante que l'on se demande comment Sa Grandeur a le temps de s'occuper d'autres choses. Le Père Carrière cite maintes fois cet échange de lettres dans l'important chapitre consacré "au seul établissement où l'on donne une instruction française au Haut-Canada" dit l'évêque de Bytown lorsqu'il fait des efforts désespérés pour obtenir l'aide du gouvernement provincial.

Bien avant que cette aide lui soit accordée, Mgr Guigues fait construire, en deux mois, la grande maison de bois qui, dès 1848, abritera le nouveau Collège St-Joseph de Bytown. Elle se trouvait du côté nord des terrains qui entourent actuellement la cathédrale, rue Guigues. En septembre 1950, Mgr Alexandre Vachon, archevêque d'Ottawa, a béni et dévoilé une plaque de bronze apposée sur le gros mur de pierre à l'endroit où, pendant quatre ou cinq ans, se trouva le premier Collège, berceau de l'Université d'Ottawa. Le R.P. Laframboise, recteur de l'Université, assistait à la cérémonie.

Grâce à l'amabilité du Père Carrière, je peux citer ici la liste des premiers élèves du Collège de Bytown, ceux qui formèrent la classe initiale de 1848. Il y avait, bien sûr, des élèves de langue anglaise puisqu'il s'agissait d'un collège bilingue mais je ne donnerai ici que les garçons de langue française. Les voici: Isidore et Maxime Bérichon, Paul Bourgeois, Médard et Joseph Beaudoin, Maxime Bastien, John (Jean) Bousquet, Charles Cantin, François, Louis et Joseph-Thomas Duhamel, Toussaint Groulx, Joseph Lafontaine, Andrew et Napoléon Lamy, Adolphe Robillard. Les archives du Collège ont été malheureusement la proie des flammes et une liste des premiers élèves a été reconstituée tant bien que mal. En autant que la chose a été possible, on a pu retrouver le nom d'anciens élèves des années suivantes et parmi ceux qui entrèrent au Collège avant 1855 ou peu après, je citerai J.C.E. Godin (vers 1850), Telmon

et W.D. Aumond (53-56), Bauset (66-73), André Philion (1854-64), Eusèbe Gauthier (1851-59), Charles Leblanc (1852-63) et Georges Taillon (1859)\*.

Les premiers professeurs du Collège furent le R.P. Edouard Chevalier, un Français qui après avoir été remplacé par Monsieur N. Mignault, resta quelque temps ici, se dirigea vers la province américaine des Oblats puis mourut en France en 1894. Le R.P. Dandurand, curé de la cathédrale, enseignait également. Napoléon Mignault, novice, enseigna pendant les premières années, fut directeur, puis devint prêtre séculier. Peut-être est-ce de lui que le Président de l'Institut canadien-français disait, en 1852, qu'il était le "seul professeur valable de français du Haut-Canada"?

D'autres professeurs enseignèrent au Collège pendant les premières années. Cyprien Triolle était l'un d'eux, de même que Louis Roux; tous deux étaient frères convers oblats. Plus tard (1873) M. Triolle fondera la paroisse Notre-Dame de Lourdes, de Cyrville dont une rue porte son nom. Quant à M. Roux il fut au service de la Cathédrale jusqu'en 1874 puis finit sa vie à Hull.

Tous ces professeurs étaient-ils des Français venus ici dans le sillage de Mgr. Guigues qui, lui, on s'en souvient, était originaire des Hautes-Alpes? C'est probable.

Dès l'ouverture du Collège, les élèves des deux langues affluent, tant dans la journée qu'aux cours du soir où les adultes peuvent également apprendre la lecture, l'écriture, l'arithmétique. On remarquera ici combien tout s'enchaîne. Depuis vingt ans, les pionniers avaient été en butte à de dures conditions de vie, et n'avaient guère eu le temps et les loisirs de s'intéresser à autre chose que d'assurer la stabilité de leur commerce, de leur métier, de leur gagne-pain. Maintenant que le village était devenu ville (1847), l'horizon s'élargissait, on désirait que les enfants soient instruits, on voulait apprendre à lire et à écrire ou améliorer l'instruction que l'on possédait déjà. On voulait aussi se grouper en organismes, devenir plus forts en étant plus nombreux à réclamer les mêmes droits, à jouir des mêmes privilèges. C'est ainsi que la fondation du Collège vint à point pour combler un vide qui commençait à se faire sentir parmi la population canadienne-

\* Maxime Bérichon, interviewé par le "Droit" en 1924 ajoute à cette liste: Régis Roy, John Larose, F. Lalonde, Horace et Ernest Lapierre, Adolphe et Achille Pinard, J. Godin, Philippe et Étienne Riel.

<sup>1</sup> "Ottawa Old and New", Lucien Brault, page 274.

française. Son importance, à ce moment précis de l'existence des nôtres, ne peut être niée.

Lorsque les dimensions du Collège devinrent trop restreintes pour le nombre d'élèves, il fallut trouver un autre endroit, l'évêque désirant qu'il soit près de son palais épiscopal. De l'Ordonnance, il voulut obtenir des lots sur la Pointe Nepean, endroit qui se trouvait juste en face de la nouvelle cathédrale. Ce faisant, il fit preuve de grande discrétion dans les efforts pour obtenir ces terrains car, écrit-il, "l'esprit fanatique qui règne parmi les protestants" y mettrait vite obstacle. L'Ordonnance ne put rien faire pour le Collège puisque le terrain avait déjà été désigné par le gouvernement impérial pour y installer des fortifications autour de Barracks Hill et le canal en vue de leur défense.

L'évêque de Bytown dut donc acheter lui-même un lot sur Sussex et Church, ceci temporairement car l'espace y était assez restreint. Le bâtiment de pierre, accolé à la maison de pierre déjà existante, fut terminé le 15 septembre 1852, et le Collège y fut installé.

Pour subvenir aux dépenses du Collège, une ferme avait été achetée à environ dix milles d'Ottawa (St-Joseph d'Orléans). Quelques parcelles de ce terrain furent vendues en 1853; en 1855, la ferme fut louée pour cinq ans à M. Grison<sup>2</sup>. Les produits de la terre devaient être partagés entre le locataire et le propriétaire après le prélèvement de la nourriture des animaux.

Le berceau du collège, rue Church, fut démoli vers 1854 car, dit le Père Carrière, "le menuisier Rocque éleva deux maisons avec le bois du vieux collège". Par contre lorsque le Père Alexis de Barbezieux parle de l'arrivée ici des Soeurs du bon Pasteur, il dit: "En 1866, logées dans une vieille mesure, elles se réfugièrent peu après dans l'ancienne bâtisse en bois du Collège qu'on avait transportée là". L'emplacement devait en être les bords de la rivière Rideau, non loin d'où les religieuses érigèrent en 1875, leur gros couvent de pierre.

En 1855, Mgr Guigues se décidait à utiliser les six lots donnés par M. Besserer sur "la butte de sable" comme on disait. A ces lots, furent ajoutés d'autres terrains et la construction de ce qui est aujourd'hui le noyau de l'Université d'Ottawa, rue Cumberland,

<sup>2</sup> Il s'agit probablement ici de Louis Grison qui, en 1851, avait une épicerie rue St. Patrick. Voir Deuxième partie sous "Grison".

commença. Depuis 1853, une aide précieuse était venue en la personne du Père Tabaret qui fut le coeur et l'âme du Collège de Bytown, devenu Collège d'Ottawa en 1861, oeuvre à laquelle il dévoua trente ans de sa vie.

Le gouvernement provincial accorda des subsides à l'institution en 1855, sept ans après sa fondation. Pourtant, le collège était ouvert, depuis ses débuts, aux catholiques et aux protestants, et aux élèves des deux langues. Mais, l'aide gouvernementale n'était donnée qu'aux maisons d'enseignement unilingue, c'est-à-dire anglaises.

Les développements de l'institution fondée par Mgr Guigues seront spectaculaires au cours des années et l'Université d'Ottawa deviendra une des plus importantes du pays. Je dois m'arrêter, cependant, au moment où le Collège de Bytown déménage rue Cumberland dans ses nouveaux locaux.

Le grand bâtiment de la rue Sussex, fut transformé en auberge qui prit le nom de Champagne, le locataire en étant B. Larivière. Il semble que Mgr Guigues et, après lui, l'Archevêché, en restèrent les propriétaires jusqu'en 1890.

Le gouvernement désirant louer l'hôtel pour y loger le 100<sup>ième</sup> Régiment de la Reine afin de défendre le pays contre l'invasion des Féniciens, M. Larivière dut partir<sup>3</sup>. La menace fénicienne écartée, les troupes quittèrent l'édifice en 1870<sup>4</sup>.

L'école paroissiale Notre-Dame, tenue par les Frères des Ecoles chrétiennes, y prit place. Depuis 1864, cette école était installée dans une modeste maison, rue Murray, entre Dalhousie et Cumberland où se trouve actuellement l'école Guigues. Le Frère André la dirigea de 1864 à 1880. Pour leur part, les Frères habitaient, depuis leur arrivée à Ottawa, une maison de pierre, construite pour eux par Mgr Guigues, rue St. Patrick, sur les terrains de l'Evêché. Dans son livre sur l'Académie de La Salle, le Frère Gérard Dufour (frère Charles) montre ces deux modestes établissements, c'est-à-dire l'école et la résidence des Frères, datant toutes deux de 1864. En 1870, la Commission des Ecoles séparées de l'Ontario avait loué l'édifice de la rue Sussex. Vingt ans plus tard, elle l'achetait.

C'est à ce moment-là que l'aspect du bâtiment changea; la comparaison des photos prises en 1873 et en 1890 montre la

<sup>3</sup> Voir Deuxième partie, sous "Larivière"

<sup>4</sup> Les Féniciens étaient des vétérans irlandais de la guerre civile américaine, violemment opposés à la Grande-Bretagne.

première avec véranda double en retrait sur la façade et la seconde avec l'aspect que l'architecte John Leaning a choisi de donner à l'édifice restauré.

En 1899, les Frères achetèrent de la Commission des Ecoles séparées de l'Ontario, pour \$12,000, les deux bâtisses, se logeant eux-mêmes dans la maison Donnely et installant l'Académie de La Salle dans l'autre, cette dernière devenant institution privée bilingue pour garçons. En 1934, elle deviendra école secondaire, délaissant les neuf années de cours des débuts. Ce fut cette année-là que l'aile de la rue Guigues fut ajoutée; trente ans plus tard, on construisit un gymnase et une cafétéria, donnant rue Guigues.

Un grand nombre de jeunes Canadiens français ont poursuivi leurs études dans cette Académie et il n'est presque pas de familles qui ne comptent un ancien élève. La fanfare et les cadets avaient une solide réputation et nulle manifestation des nôtres ne se faisait sans l'apport de ces garçons.. Par de beaux jours d'été, le bruit des tambours apportait aux fidèles de la Cathédrale, par les verrières entrouvertes, des bouffées de musique militaire.

Il y a une cinquantaine d'années, la grande cour de l'Académie servait souvent à de joyeuses kermesses, entre autres celle qui se tint pour venir en aide à l'Hospice St-Charles. De toute façon, je reviendrai sur cette participation de l'Académie à la vie communautaire lorsque je parlerai des années d'après 1855.

Mais tout cela est du domaine du passé. L'Académie est logée maintenant dans un édifice tout neuf, donc sans histoire, rue St. Patrick dans la paroisse Ste-Anne. Elle est devenue école secondaire pour filles et garçons et les Frères, s'ils y enseignent encore, ont revêtu l'anonymat.

Depuis 1973, l'ancienne maison Donnely et l'ancienne Académie sont devenues propriété du gouvernement fédéral pour un million et on s'est proposé de dépenser huit millions pour la rénovation, qui est terminée maintenant, en 1978. Pour loger les fonctionnaires du Département des Affaires urbaines, on a construit une tour donnant rue St-André, peu en rapport avec la beauté des vieilles pierres, mais le promeneur se bornera à regarder le charme de la longue façade de la promenade Sussex où est incrit, dans le matériau durable, le dévouement d'un des plus solides piliers de notre culture, entremêlé des aspirations de toute une génération de jeunes Canadiens français qui ont passé, là , leurs années d'adolescence.

Disons que, lors de l'inauguration, après la restauration, il y eut réception monstre, après quoi il fut nécessaire de dépenser d'autres argents pour nettoyer et remettre en ordre ce qui venait d'être terminé.

La restauration a donné lieu à de nombreuses difficultés, quelquefois imprévues car, devant la maison Donnely, qui a été restaurée avec son aspect du début de sa construction, on a dû élargir le trottoir pour permettre de reconstruire le perron en demi-lune, surmonté d'une porte blanche, ouverture qui était autrefois bloquée. Au cours des travaux, on a fait des découvertes dont celles d'un four à pain et d'un large foyer construits au milieu du siècle dernier.

En ce qui regarde l'ancien Collège, dont le mur du côté nord forme également le mur sud de la maison Donnely, il a fallu modifier la ligne du toit et l'intérieur a été presque complètement refait, bien que l'extérieur ait pris l'aspect qu'il avait en 1890. La maison d'enseignement possédait alors un clocheton qui avait été enlevé à une époque ultérieure. Avec d'infinies précautions, on a pu le reconstituer et on l'a finalement mis en place au printemps de 1975.

L'ensemble est toute harmonie et, dans ce décor tranquille que constitue cette partie de la promenade Sussex, rien n'est plus plaisant que de contempler ces vieux édifices.

Lucien Brault, lui-même ancien élève de l'Académie, a écrit un historique de son Alma Mater, de même que le Frère Charles (Gérard Dufour) décédé en 1976.

On s'efforce de faire revivre, le long de la rue Sussex, tout un passé historique qui a marqué une partie du siècle dernier. J'ai déjà parlé de l'hôtel MacArthur, de l'édifice habité par les Soeurs de Jeanne d'Arc, de la Cathédrale Notre-Dame, de l'ancienne Académie de La Salle, de la Maison mère des Soeurs Grises, et de l'hôpital.

En face de l'ancienne Académie de La Salle, se dressait, auparavant, à l'entrée de la voie qui va au pont Interprovincial, l'Imprimerie nationale qui, depuis, a été installée à Hull. La silhouette familière de l'Imprimerie où travaillaient de nombreux Canadiens français de la Basse ville, a maintenant disparu. Le grand parc ne contient plus rien excepté quelques tentes ou abris temporaires installés pour des fêtes municipales.

Si je continue ma promenade rue Sussex, il me viendra à la mémoire qu'en face de la maison mère des Soeurs, peut-être à l'emplacement où se trouvait le petit hôpital bâti par le gouvernement en 1832 pour soigner les victimes du choléra, il y avait au moment où les édifices du Parlement furent construits, un grand hangar où on préparait et taillait les pierres servant à nos édifices fédéraux. Maintenant, s'élève là l'Hôtel des Monnaies. Tout à côté, au sud, un grand bâtiment de pierre abritait auparavant les archives du Canada. De grands Canadiens y ont travaillé dont Lanctôt, Audet, Brault, Marion et bien d'autres. Il loge maintenant le Musée de la Guerre.

Quelques maisons s'échelonnent du côté est de la rue Sussex mais, du côté ouest, il n'y a qu'une haute falaise au bas de laquelle coule la large Grande Rivière jusqu'à ce que, de l'autre côté de l'Hôtel de ville et sur la rive sud de la rivière Rideau, se dressent les édifices du Conseil des Recherches. Nous voilà aux chutes Rideau et, bientôt, dans New Edinburgh, cette très ancienne partie d'Ottawa, ou plutôt, de Bytown, car contemporaine des premières années de notre ville, elle est souvent mentionnée dans ces pages.

Si l'on continue à marcher rue Sussex, après avoir traversé les ponts qui surplombent les deux bras de la rivière Rideau, on voit à gauche l'Ambassade de France. A l'endroit où elle se trouve, il y avait, au siècle dernier, une distillerie de whisky, appartenant à Isaac McTaggart, à ne pas confondre avec le MacTaggart du canal. L'excellent whisky coulait dans un tuyau le long de la pente jusqu'à des embarcations sur la rivière. Les détritiques de la distillerie, qui étaient déversés dans les fossés, nourrissaient des cochons qui s'engageaient alors avec des grognements satisfaits et des rots d'ivrognes, à régler ainsi les problèmes de la pollution.

## CHAPITRE XVI

Bytown, de 1847 à 1855: importants développements durant les premières années de la nouvelle ville—Premier conseil de ville et efforts des édiles pour améliorer l'apparence de Bytown—Aspect de la ville vers 1850—Premières banques—Joseph-Balsura Turgeon, premier maire canadien-français—La population de Bytown justifierait-elle son incorporation comme cité, avec changement de nom en celui d'Ottawa (1853)?—Visite de Lord Elgin—Premiers jalons: Bytown comme capitale du Canada



Le village de Bytown devint la ville de Bytown le 28 juillet 1847 mais son incorporation se fit en janvier 1850 seulement. Sa population était de 6,000 habitants environ.

Cela n'avait pas été tout seul. La milice qui, tel que dit plus avant, gardait 104 acres de terrain autour de Barracks Hill "pour la défense du territoire" s'objectait, craignant que la nouvelle ville ne veuille utiliser ces terrains restés vacants jusque-là. Au début, la Reine Victoria refusa donc d'approuver le bill présenté à l'effet que le village possédant une population de plusieurs milliers d'habitants, pouvait aspirer au statut de ville. Lorsque la reine, qui avait le droit de refuser une loi du gouvernement de son Dominion, la désapprouva en octobre 1849, une espèce de flottement eut lieu mais finalement les choses s'arrangèrent et Bytown devint ville avec tous les privilèges que cela comporte.

Peu après, l'armée décida de ne pas élever de fortifications autour de Barracks Hill, le danger venant de nos voisins du sud étant considéré comme moins grave; les terrains furent rendus à Nicholas Sparks qui les mit en vente, donnant à la ville naissante des revenus additionnels.



Les développements de ces années-là sont pour les Bytownais—et les Canadiens français en particulier—ceux qui se rapportent à l'instruction. J'ai parlé de l'impossibilité pour les enfants de ces derniers, d'aller à l'école commune (publique) car l'instituteur de chacune des trois écoles ne parle pas un mot de français. Mais, depuis 1845, les Soeurs Grises accueillent les enfants, l'anglais et le français étant enseignés mais dans des classes séparées. Quatre ans plus tard, la fondation d'un pensionnat pour jeunes filles leur assurera l'instruction au niveau secondaire. L'énergique évêque de Bytown a fondé un collège pour les garçons; il deviendra l'Université d'Ottawa. Essayer de trouver de l'argent pour faire fonctionner ces établissements ne fut pas une mince affaire bien que la population catholique formait en 1849 les deux tiers de la population de Bytown, et les Canadiens français un gros tiers.

Peut-être devrais-je mentionner ici les difficultés rencontrées par les catholiques à cette époque? Les affrontements entre gens rudes de la vallée, draveurs, bûcherons et autres durs travailleurs de la forêt, étaient à peu près terminés mais un autre duel, plus subtil, moins visible à l'oeil nu, avait pris leur place. Peu d'historiens ont mentionné l'attitude que devaient affronter les catholiques et c'est avec surprise que j'ai parcouru, dans les livres consacrés à l'oeuvre des Oblats par le Père Gaston Carrière, des extraits des nombreuses lettres écrites par l'Evêque de Bytown. Il y parle du fanatisme et de l'étroitesse d'esprit de certains protestants. De fait, 1846 vit une loi confirmant tous les droits de la minorité protestante du Bas-Canada et autorisant la création d'un Surintendant et d'un bureau spécial d'éducation pour cette province. Rien de semblable en faveur de la minorité catholique du Haut-Canada. Pendant cette époque lointaine dont je parle—est-elle si lointaine que cela, vraiment?—chaque année apportait une augmentation des droits de la minorité protestante du Bas-Canada et une diminution proportionnelle de ceux de la minorité catholique du Haut-Canada, minorité surtout canadienne-française car, à ce moment-là, catholique voulait dire, la plupart du temps, canadien-français, distinction qui existe encore aujourd'hui quoi qu'en disent les esprits dits éclairés et sophistiqués.



Décrire les développements de la petite ville pendant ces années 1847 à 1855, c'est suivre, en quelque sorte, le travail du

Maire et de ses aides. Dans les rapports du Conseil municipal de la nouvelle ville, qui sont soigneusement gardés aux Archives municipales, rue Stanley, le chercheur pourra lire, à partir de 1847, des comptes rendus fort intéressants. Ils sont écrits à la main, naturellement; la calligraphie en est excellente et le texte est assez facile à lire.

On sait que, depuis 1828, il avait été décidé qu'à Bytown les affaires locales seraient placées sous le contrôle de juges de paix bien que le palais de justice et la prison se trouvaient à Perth, chef-lieu du district de Bathurst. Bytown n'eut ces indispensables instruments de la justice que quatorze ans plus tard lors de leur construction rue Nicholas.

La première réunion du Conseil municipal se tint le 18 septembre 1847 dans le bureau du greffier, au second étage d'un magasin, rue Rideau. Ce Conseil était composé de John Scott, nommé maire (il avait épousé Nancy, petite-fille de Philemon Wright), John Bower Lewis, Thomas Corcoran, Nicholas Sparks, Nathaniel Sherrald Blasdell, Henry I. Friel et Jean (John) Bédard. "Les catholiques ne comptaient que deux membres" dit le Père Alexis: Bédard et Friel, je suppose. Le maire est nommé par les conseillers pour une période d'un an, cette nomination ayant lieu en janvier de chaque année.

L'édifice érigé sur le terrain donné par Sparks, rue Elgin, ne fut prêt qu'en 1848. Homme d'affaires avisé, le pionnier Sparks avait offert cet emplacement à la ville pour y construire un marché, lequel pourrait donner plus de valeur aux terrains environnants qui lui appartenaient également. Il se trompa. L'édifice en question ne servit presque jamais de marché, les autorités s'en appropriant le second étage comme hôtel de ville tandis que la caserne de pompiers occupait le premier.

La ville possède une photographie de l'ancien hôtel de ville de la rue Elgin qui portait, sur sa façade, deux escaliers se rencontrant sur un palier extérieur. Dans un compte rendu d'une réunion de 1854, j'ai remarqué qu'un citoyen demande à louer un hangar à bois sous l'escalier de l'hôtel de ville. Je crois qu'il s'agissait du marchand Grison.

Ce premier hôtel de ville a fait l'objet, il y a peu d'années, d'un joli travail en miniature de la part d'un enseignant d'arts industriels, Albert Beaulieu et des étudiants de l'école Ste-Trinité de Rockland. On peut voir ce beau travail aux Archives municipales, rue Stanley.

En ce qui concerne la caserne des pompiers, le système d'alarme était primitif; il consistait en une cloche suspendue au plafond. Le premier à vouloir signaler un incendie tirait le cordon et toute la ville était au courant, de même que les pompiers volontaires et les vendeurs d'eau. A partir de 1853, le service des incendies fut organisé; le premier chef, John Langford, occupa ce poste jusqu'en 1872. Il semble qu'à ce moment-là, la caserne des pompiers se trouvait à l'ouest du marché By, bien que la "Hook and Ladder Co." ait été au coin de Murray et Cumberland. Je crois que les premiers membres de l'Institut canadien-français se réunirent à ce dernier endroit vers 1852, c'est-à-dire, à la fondation.

Le choix d'un marché dans la Basse ville devint l'une des premières préoccupations du Conseil de ville. Le terrain pour le marché de la Basse ville, dont l'emplacement avait été choisi en décembre 1847, fut acheté de James Inglis. On y construisit un édifice qui fut longtemps entouré d'une clôture; elle porta les traces de balles, souvenir d'une bataille homérique qui eut lieu à cet endroit lors du Lundi des pierres (Stony Monday) en 1849. Tout de suite, ce marché eut la faveur du public qui, depuis ce temps, l'envahit surtout le samedi. Fermiers et jardiniers présentent, souvent avec une souriante bonhomie, des montagnes de fleurs, des fruits rutilants et de beaux légumes frais. On n'y voit plus cependant de cages à poulets et des dindes se plaignant bruyamment du fil qui les retenait à la patte d'une grosse table.

Le Conseil est donc maintenant bien en place. Que de travaux à entreprendre, que de doléances à entendre de la part de citoyens qui se plaignent de l'état des rues, qui veulent des trottoirs—de planches, naturellement. Dans cette petite ville, il y a encore de nombreux ruisseaux, de nombreuses mares d'eau stagnante, de grosses racines qui rendent la circulation difficile. Lorsqu'il pleut, les artères deviennent un cloaque de boue. Les gens y pataugent et les bêtes aussi car il semble que des animaux se promenaient sans cesse par les artères boueuses de la ville. Parmi ceux-ci, les cochons menaient le bal. Ainsi, on lit dans les comptes rendus du Conseil de ville que ces messieurs ont à juger le cas du Dr Van Courtlandt qui a laissé courir ses cochons, que le constable a ramassés. Le docteur se plaint amèrement de la façon dont ont été traités "ses grognards" mais, finalement, le Conseil donne raison aux forces de l'ordre. La prolifération de ces quadrupèdes à l'époque est rappelée également dans le nom d'un petit îlot du canal Rideau, en face du parc Landsdowne: "Pig island".

Nos édiles se réunissent chaque semaine. On est sévère sur l'assiduité aux réunions. On décrète le 1er décembre 1847 qu'un membre du Conseil qui refuserait de voter serait sujet à une amende minimum de cinq shillings et pas plus de cinq livres. Il pourrait même être expulsé du Conseil.

On nomme un greffier qui est payé 25 shillings, et des constables. Dans cette dernière fonction, on verra souvent les noms d'Isaac Bérichon et de Paul Favreau, le musicien.

Le 4 avril 1848, pour la première fois, le nom de notre compatriote Joseph B. Turgeon apparaît comme représentant du quartier nord, avec Charles Sparrow, John Bower Lewis étant maire. Turgeon remplace ainsi Jean Bédard. Nicholas Sparks et Henry Friel sont toujours là. En août, il est question d'ériger un pont entre Bytown et le Comté de Gloucester, l'ancien ayant été emporté par les glaces. Un an plus tard, on ordonne la démolition, entre George et Rideau, des deux côtés d'une espèce de sentier, de toute une série de cabanes en bois rond qui avaient été érigées en 1827 pour les travailleurs du canal. La chrysalide prend forme, elle rejette son cocon. Les primitives habitations disparaissent petit à petit.

Le 21 janvier 1850, un nouveau Conseil de ville est élu et Bérichon remplace Turgeon; il y a donc un Canadien français sur neuf représentants. Le maire est John Scott, les autres sont encore Sparks et Friel.

Dans une petite brochure datant de 1911, Scott (ne pas confondre avec John Scott qui fut le premier maire de Bytown) qui devint Sir Richard Scott mais fut également maire de la petite ville avant 1855, dit dans "Recollections of Bytown" qu'il n'y avait aucune habitation sur Wellington, entre Elgin et Bank. Cela était dû, on s'en souvient, au fait que le gouvernement britannique avait réservé tous ces terrains entourant le canal et longeant Barracks Hill, pour la défense du territoire. Le commerce était concentré, dit-il, sur les rues Rideau et les rues parallèles jusqu'à la rue St. Patrick. Les terrains se vendaient des prix élevés. Il y avait quelques bonnes constructions rue Wellington, entre Bank et Bay. L'argent était rare et le taux d'intérêt élevé: de 10 à 12 pour cent. Les terrains appartenaient à quelques propriétaires seulement: Nicholas Sparks, Louis Besserer, les héritiers de By et ceux du Capitaine Le Breton. Peu de citoyens étaient à l'aise dans cette population de 7,000 âmes environ.

“Le commerce du bois est entièrement tombé, dit de Barbezieux, et près de 2,000 catholiques sont partis pour les Etats-Unis”. Il ne s’agit pas ici, je pense, d’un exode qui affecte Bytown seulement, mais probablement le territoire desservi par le diocèse à la tête duquel se trouve Monseigneur Guigues.

En 1850, il y avait encore plusieurs ruisseaux à Bytown, dont celui qui partait du bassin, traversait la Basse ville vers la rue King et la suivait pour se jeter dans la Rideau. Un large pont avait été construit sur cette eau au coin de King et Rideau.

Si la Basse ville s’était rapidement peuplée, par contre à l’est de Chapel, c’était presque la solitude: une petite maison, une cabane de billes et en 1851 l’hôpital protestant. C’était tout! Le côté sud de la rue Rideau comprenait trois maisons de bois en face de l’hôpital. Deux autres se trouvaient au coin de Gloucester (Friel) et il y en avait d’autres dispersées ici et là, mais très peu.

Les gens allaient chercher leur eau à l’une des fontaines publiques qui parsemaient la ville et les rapports des réunions du Conseil de ville indiquent la préoccupation qu’avaient les membres pour donner, à la population, les services essentiels. Dans ce Bytown primitif, on livrait le lait à domicile, à cinq cents la pinte. Une livre de boeuf se vendait trois cents.

La ville manquait de prestige, bien sûr, mais les citoyens ne manquaient pas, eux, de fierté; ils ne regardaient pas à la dépense lorsqu’il s’agissait de bien paraître. Ainsi, dans le journal de l’époque, Charles Laporte annonce ses corbillards. Pour un cheval sans décoration, ni plumes: \$3. Mais, si deux chevaux sont tout harnachés et porteurs de plumes, le coût en est de \$12.00.

Les journaux ne sont guère flatteurs pour la petite ville. “The Packet”, qui a changé son nom en celui de “Citizen” le 22 février 1851, ne la trouve ni gaie ni amusante. “Ville habituellement monotone” dit-il, annonçant un concert de musique sacrée à la Cathédrale Notre-Dame pour venir en aide à l’hôpital général, et invitant ses lecteurs à y assister pour se distraire. Mais, les préoccupations des citoyens restent souvent près de la terre... un nommé Francis Grant annonce, dans ce même journal, que sa vache jaune s’est sauvée “Elle a, dit-il, une face blanche, des hanches de même couleur, et donne du lait”.

Pendant, les alentours de Bytown se peuplent. Les frères Cyr s’installent aux limites est actuelles d’Ottawa. Des rues portent le nom de ces deux pionniers et du fils de Michel, Joseph.

L'autoroute de la Reine traverse maintenant Cyrville, renommée pour les produits de ses potagers.

De son côté, Bradish Billings, dont la belle maison s'élève sur les bords de la rivière Rideau, fabrique un fromage renommé.

En feuilletant les comptes rendus du Conseil de ville, on voit apparaître, de temps en temps, des noms à consonnance française, tels le docteur Cléophas Trottier de Beaubien qui se plaint de dommages subis à sa propriété, E. Robillard qui demande une somme d'argent pour améliorer les ponts qui traversent la rue King, et des paiements de comptes présentés par Pierre (Peter) Riopel, F. Peltier, P. Bastien, F. Delorme, M. Grenon, Joseph Paquette et beaucoup d'autres. N'oublions pas que les Canadiens français forment un tiers de la population; l'ascension de Bytown de village à ville a réveillé ou plutôt éveillé chez eux un désir de se mêler activement de façonner l'avenir de Bytown. Ainsi, je relève parmi la liste des contremaitres des chemins (pathmasters) qui voient à l'agencement des rues, à leur entretien et à la possibilité d'en créer de nouvelles, les noms de Louis Champagne, pour la rue Nelson; Eugène Varian (Varin) pour la rue Cumberland; Peter R. Riel pour la rue Sussex et Jean Bédard pour la rue York. Ces contremaitres voient aussi à la distribution du travail des citoyens eux-mêmes, système de corvée qui, on l'a vu, existait depuis les débuts de Bytown.

En janvier 1851, Charles Laporte, entrepreneur de pompes funèbres, siège au Conseil. Un recensement est entrepris. La population totale de la petite ville se chiffre à 6,600 âmes environ.

Des visiteurs importants ont, de tout temps, contemplé nos rives, chanté ou décrié l'apparence de notre ville.

Le premier "touriste" de nos régions fut certainement Papineau qui vint à Wrightstown en 1807 avec son fils, Louis-Joseph, alors âgé de 21 ans. Il y admira les chutes Chaudière, en cela plus heureux que nous qui ne pouvons presque pas les voir aujourd'hui.

A partir du moment où Bytown devint Ottawa, la fierté de bien recevoir ses visiteurs s'empara de la population qui, en cela, n'était pas tout à fait désintéressée puisqu'elle désirait ardemment que sa ville soit choisie comme capitale du Canada.

Avant 1855, deux visites importantes eurent lieu: celle du gouverneur Monck, et celle de Lord Elgin.

Son Excellence Lord Monck et Lady Monck arrivèrent à Bytown le 8 octobre 1852. R.W. Scott lut un mot de bienvenue puis Leurs Excellences se rendirent au Parc Major où un splendide repas fut servi sous une tente. Cette tente avait été installée à l'endroit même où le colonel John By avait planté la sienne en 1826. Le gouverneur fut appelé à juger un concours de tir, le prix principal étant une trompette d'argent. Plus de 5,000 personnes assistèrent à cette fête. Par après, les visiteurs furent conduits aux chutes Chaudière. Le lendemain, ils quittèrent Bytown à bord du vapeur "Ottawa". Pendant leur séjour ici, ils avaient logé au Royal Victoria Hotel, rue Wellington. Cette visite a été relatée d'une façon fort intéressante pour les membres de la "Women's Historical Society of Ottawa", par Mary A. Friel.

Nous voici au début de 1853. Bytown a 60 magasins, 3 banques, 3 compagnies d'assurances, 3 journaux (aucun de langue française), un bureau de télégraphe et sept écoles, pour une population qui est maintenant d'environ 8,000 personnes.

Je vais m'attarder quelque peu sur cette année 1853 qui verra, à la direction d'une ville qui cherche sa voie et la trouvera quelques années plus tard, M.J.B. Turgeon.

Sur une proposition de Damase Bourgeois, appuyée par David Bourgeois, Joseph-Balsura Turgeon est élu maire le 17 janvier 1853. Charles Laporte siège également au Conseil.

Cette année 1853 sera marquée par la visite du Gouverneur général Lord Elgin, par la proposition d'élever la ville de Bytown au statut de Cité avec changement de nom. A propos de la visite de Lord Elgin, le Conseil se lance dans des commentaires d'une belle portée oratoire. "Nous nous réjouissons, dit-il, que cette année-ci amène un flot de visiteurs distingués dont le bon sens et l'intelligence raffinée donneront du poids à la bonne réputation (de la ville) qui doit être disséminée ailleurs lorsque les terres jusqu'ici inexplorées seront ouvertes au monde". Voilà qui est bien dit et sent à plein nez le désir des édiles de hisser leur petite ville au premier rang des aspirantes au titre de capitale du Canada.



"Tard en 1854 le Major Henry Friel, de Bytown, suggère au Conseil exécutif des provinces unies, que la ville de Bytown avec sa population de 10,000 âmes, devienne Cité, avec un changement de nom en celui d'Ottawa."

Cette phrase de Harry Walker<sup>1</sup>, que j'ai traduite, m'est restée en mémoire lorsque, aux Archives municipales, j'ai lu très attentivement les rapports du Conseil de ville pour l'année 1853 pendant laquelle mon compatriote, Joseph-Balsura Turgeon, homme énergique s'il en est un, fut le premier maire de langue française de Bytown. Dans ce précieux volume sur lequel le passage des années a laissé sa marque, je lis en date du 28 février 1853, le maire Turgeon présidant l'assemblée:

McGillivray<sup>2</sup> introduced a Memorial to the Legislature relative to the erection of Bytown into a City. Moved by McGillivray, seconded by David Bourgeois, that His Worship the Mayor be authorized on behalf of the Town Council to sign the Memorial to the Legislature to have the Town erected into a distinct and independent municipality to be called the City of Ottawa."

Ce fut donc à cette date, et très nettement sous le règne du maire Turgeon, qu'un Mémoire à la Législature fut rédigé.

Pourquoi Harry Walker, dont j'apprécie le talent et dont j'ai lu avec plaisir l'ouvrage très documenté sur le comté de Carleton, a-t-il choisi de citer l'année 1854 et le règne du maire Friel plutôt que l'année 1853 et le maire Turgeon? J'avais mis au compte de l'ignorance involontaire des faits réels l'assertion de H. Walker lorsque je lus sous la plume de ce même journaliste, relatant le grand feu de 1870 que, pour sauver la ville, il fut nécessaire de démolir le barrage "Lewis" au lac Dow. Je me suis demandé de quel ouvrage il s'agissait jusqu'à ce que je réalise qu'il aurait fallu écrire "St-Louis" car tel était le nom de celui que tous les historiens—ou presque—ont cité comme ayant construit, au tout début du tracé du canal, un barrage capable de contrôler les eaux dispersées du grand marais nommé Dow au sud du village naissant.

Je suis contente de pouvoir rétablir les faits, tels qu'ils se sont passés, même si, pour ce faire, je dois enlever quelques plumes au chapeau du pionnier Friel, par ailleurs homme énergique et entreprenant. Lui, qui a le privilège d'avoir une rue nommée d'après sa famille, m'en voudrait peut-être, dans un sens de justice très posthume, de ne pas donner son humble mérite à Turgeon qui,

<sup>1</sup> "Carleton Saga"

<sup>2</sup> Fut maire d'Ottawa en 1858 et 1859. Lucien Brault écrit McGillivray tandis que Soeur Paul-Emile mentionne McGillivray dont la fille Mary fut pensionnaire à la maison mère des Soeurs Grises.



lui, n'a aucune rue nommée d'après lui ni, de fait, aucune reconnaissance de ses loyaux services.

Les rapports relatant cette importante proposition sont succincts et ne donnent aucun détail sur les discussions qui ont dû précéder. Ceux que la question intéresse restent donc sur leur appétit à propos des raisons qui ont poussé le conseil de ville à penser à un changement de nom de Bytown à Ottawa. Certains historiens ont suggéré l'idée que la petite ville de Bytown jouissant en dehors de ses frontières d'une réputation détestable, il fallait, pour mousser ses chances de devenir capitale du pays, lui redonner un visage "propre" et digne. D'autre part, l'historien Ross note dans son livre que c'est le Colonel George Hay qui suggéra de nommer Bytown, Ottawa, et qu'il dessina même le armoiries avec la devise "Advance".

La visite de Lord Elgin, que j'ai relatée ailleurs, fit beaucoup pour la réputation de Bytown qui montra, à cette occasion, un visage bilingue car le maire Turgeon lut l'allocution de bienvenue en anglais et en français. Il semble que, de temps en temps, la ville désirait montrer, dans les cérémonies officielles, le côté français d'un tiers de sa population. Ainsi, vers 1870, les comptes de la ville indiqueront qu'une somme a été versée à L.A. Grison pour la traduction en français d'une adresse au Prince Arthur qui visita Ottawa vers cette époque. Plus tard, on dédommagera le Docteur Dorion pour avoir traduit en français le bill sur les conduites d'eau (1872).

Revenons à l'année 1853. Stimulé par un vif désir d'améliorer l'apparence de la ville, le Conseil de ville ne chôme pas. Friel, Charles Laporte, les deux Bourgeois et McGillivray assistent régulièrement aux séances et décident de mille questions dont celles concernant les pompes pour combattre les incendies et les abris pour les loger. Celle que le maire Turgeon a fait construire à Montréal est finalement livrée à Bytown, jugé satisfaisante et baptisée "Rideau". Une autre pompe s'appellera "Ottawa", nom prophétique. On continue à penser à la construction d'un pont dans le prolongement de la rue St. Patrick, à la création d'un corps de police, à la construction de trottoirs de planches de Sussex à King sur Clarence et ailleurs et à l'installation de puits au quartier Metcalfe, sur les plaines Le Breton et rue Church. On propose que le "Mechanics Institute" se serve de la salle du Marché du Quartier ouest, une fois la semaine car, dit-on, il s'agit là d'une association importante dans la diffusion de l'information.

En octobre, il est suggéré qu'un recensement soit commencé — le premier se tint en 1851 — afin de savoir si le nombre de citoyens est assez élevé pour justifier l'incorporation de Bytown en Cité et les privilèges que cette nouvelle appellation amènerait y compris la diminution des sommes importantes que Bytown contribue toujours à la gestion du Comté de Carleton.

Voilà, à la vérité, une année 1853 bien remplie et celles qui suivront ne le seront pas moins. Le 16 janvier 1854, M. Friel remplace J.B. Turgeon à la Mairie<sup>3</sup>. Damase Bourgeois est nommé assistant shérif et le docteur C. de T. Beaubien est assistant de l'auditeur. Jean Bareille dont on voit le nom pour la première fois est nommé au Comité des finances avec Damase Bourgeois.

On continue à poser des jalons pour le choix de Bytown comme capitale. Le 6 février, le Conseil suggère qu'après l'incendie qui a détruit la Législature et fait disparaître les précieuses archives, on devrait penser à choisir une capitale permanente avec des bâtiments à l'épreuve du feu, une position stratégique aux confins des deux provinces pour accommoder les citoyens des deux provinces du Canada. Avec d'autres arguments, on avance que Bytown, à cause de l'abondance de ses carrières qui fourniront la pierre pour les édifices parlementaires, à cause aussi de son beau site et aussi du chemin de fer qui ne tardera pas à la relier au monde extérieur, devrait être considérée pour une telle fonction. Mais, on avance un argument de première importance, dit-on: "le fait que sa population est, à part égale, canadienne-française et européenne". C'est le 6 février 1854 que le Conseil met de l'avant cet argument.

Cette question d'une ville bilingue semble importante aux yeux du Maire et de ses conseillers. Proposé par Bourgeois, appuyé par Bareille, il est suggéré que la moitié de la population de Bytown étant formée de Canadiens français qui ne comprennent pas tous l'anglais, les services de l'assistant-greffier (qui, apparemment, était bilingue) soient continués. Les votes sont divisés sur la question, résultant en statu quo. Il semble que cet adjoint au greffier avait été nommé le 31 janvier 1853 comme en font foi les rapports de ce jour.



<sup>3</sup> Il faudra attendre vingt ans pour qu'un maire canadien-français soit élu: Eugène Martineau en 1872 et 1873.

Une nouvelle industrie, bientôt forte et puissante, se crée au début des années Cinquante et donnera à Bytown puis Ottawa sa réputation de "capitale du bois". Voici que commence l'industrie du bois scié, des planches et, par conséquent, des scieries. J'en parlerai au chapitre suivant. La petite ville est en effervescence et les améliorations continuent à un rythme rapide: pose de poteaux de télégraphe, de tuyaux pour le gaz; le Conseil s'occupe d'assainir les endroits couverts d'eau stagnante et malsaine pour la santé des habitants. De fait, une épidémie se déclare la même année et on note l'achat par la ville d'un lot de cent brochures en anglais et de 75 brochures en français, intitulées "Practical Views on Cholera" écrites, m'a-t-il semblé, par le Maire de Montréal. A une réunion de juillet 1854, le conseil avait autorisé la construction d'un hangar (shed) pour abriter les victimes de cette épidémie. Les docteurs Van Courtlandt et Beaubien furent nommés médecins de cet hôpital érigé sur les bords de la rivière Rideau, rue Ottawa.

Le 3 janvier 1855, M. Friel remet ses pouvoirs entre les mains d'un Monsieur que les procès-verbaux ne nomment pas, sinon pour le qualifier de M. le Maire. Je trouverai ailleurs qu'il s'agissait de John Bower Lewis qui avait déjà été maire de Bytown en 1848. Il semble que, à l'encontre du terme d'office des maires de Bytown, ceux qui remplirent cette charge après 1855, furent nommés pour deux ans comme le fut J.B. Lewis de 1855 à 1857.

Depuis le 1er janvier 1855, M. Friel étant encore maire, la ville de Bytown était devenue la Cité d'Ottawa, en route vers son fabuleux destin.

Voici la liste des maires de Bytown:

John Scott	1847
John Bower Lewis	1848
Robert Hervey	1849
John Scott	1850
Charles Sparrow	1851
R.W. Scott	1852
Joseph-Balsura Turgeon	1853
Henry J. Friel	1854

## CHAPITRE XVII

Fondation d'organismes et de sociétés de langue anglaise, en général—Institut canadien-français—Société St-Jean Baptiste—Société de charité

On sait que les Anglais ne peuvent vivre sans leur club et, fidèles à la tradition, ils en fondèrent ici. En 1846, ce fut "The St. Andrew's Society of Ottawa" dont le premier président fut William Stewart. Cette société est encore très active aujourd'hui. En passant, je dirai que lors d'un de ses banquets, en décembre 1899, le Maire d'alors exprima devant les membres de cette société, une curieuse opinion sur mes compatriotes. "Les Canadiens français sont loyaux, dit-il, et reconnaissants envers l'Empire qui les a faits ce qu'ils sont aujourd'hui".

Dès 1839, avait été fondé à Bytown le "Rowing Club" et, en 1844, la "St. George's Society". Le "Bytown Cricket Club" existait en 1849 puisqu'une carte de la ville de Bytown le montre comme ayant son terrain de jeu sur Barracks Hill.

Un club de curling fut installé sur l'île Victoria en 1851, celui de Montréal ayant été fondé en 1807. Ce club existe encore.

Y avait-il d'autres clubs ou sociétés de langue anglaise à Bytown avant 1855? Je ne saurais le dire. Mais, un Institut dit "de culture" avait été fondé en 1847. C'était le "Bytown Mechanics' Institute", formé de citoyens des deux langues. Il y avait là une bibliothèque, non une des premières, cependant. En 1838, je l'ai dit, à la suite de remarques parues dans le "Bytown Gazette", des salles de lecture avaient été installées dans l'hôtel British à la Haute ville et dans l'hôtel MacArthur dans la Basse ville. Cette dernière portait le nom de "Athenaeum" et dura six ans environ. A ce moment-là, la salle de lecture de l'hôtel British était, elle aussi, en

assez mauvais état. Il ne s'agissait, dans ces deux cas, que de salles de lecture avec, probablement, les journaux et revues de l'époque, mais non de véritables bibliothèques. En janvier 1845, "une association nommée Mercantile Library s'organisa" note Lucien Brault. Il s'agissait probablement d'une bibliothèque payante.

Les Canadiens français quittèrent le "Bytown Mechanics Institute" pour fonder l'Institut canadien-français qui existe encore aujourd'hui, tandis que l'institut nommé plus haut cessa ses activités peu d'années après sa fondation. En janvier 1853, le "Bytown Mechanics Institute and Athenaeum" fut fondé, avec conférences, salle de lecture etc. Les réunions avaient lieu au "Temperance Hall" rue Sparks. Il cessa d'exister en 1907. Pendant un temps, l'écrivain Lett, greffier de la ville, en fut le secrétaire.



En 1849, Joseph-Balsura Turgeon, suivi de ses amis de langue française, quitta le "Mechanics Institute", en disant: "Nous allons fonder un Institut qui survivra de beaucoup au vôtre". Paroles prophétiques car, en 1977, l'Institut canadien-français, le plus ancien du Canada français n'ayant jamais cessé de fonctionner depuis sa fondation, fête ses 125 ans d'existence. Devrais-je rappeler les circonstances qui amenèrent Turgeon et ses amis à se séparer du "Mechanics Institute"? On avait accepté que les Canadiens français se joignent aux autres membres du Cercle et il semblerait qu'au comité un membre de langue française siégeait. Cependant, après "le lundi des pierres" en 1849, l'Institut refusa de nommer un Canadien français parmi les directeurs. Blessés de ce refus, les Canadiens quittèrent le Cercle et moins de trois ans plus tard<sup>1</sup>, fondaient l'Institut canadien-français qui tint sa première réunion au second étage d'une caserne de pompiers, rue Cumberland. Cette modeste salle vit la réception qu'offrit le Cercle à M. de Belvèze, commandant de "La Capricieuse", premier navire français à venir au Canada depuis la conquête.

L'idée de fonder un groupement de langue française revient certainement à cet admirable pionnier nommé Turgeon mais, aussitôt l'idée lancée, tout ce qui, à l'époque, portait un nom français se joignit avec enthousiasme à celui qui devait devenir maire de la petite ville de Bytown en janvier 1853. Un comité de

<sup>1</sup> Le "Handbook" publié en 1867 mentionne 1848 comme date de la fondation. C'est une erreur.

trois fut chargé de l'organisation de l'Institut: Joseph-Balsura Turgeon, son premier président, le docteur Cléophas Trottier de Beaubien et P. Comte. Les autres membres du Bureau portaient les noms suivants: Pierre Marier, maçon; Nazaire Germain, ferblantier, rue Sussex; Antoine Champagne, cordonnier, rue Sussex; Isidore Champagne, Hôtel du Castor, rue Sussex; Pierre Dufour, carrossier, rue Rideau et N. Bonneau<sup>2</sup>.

L'Institut canadien-français possède les pages fragiles aux bords brunis du Cahier qui contient la Constitution. Ce précieux document, sauvé de l'incendie qui détruisit malheureusement les autres documents relatifs à la fondation de l'organisme, porte le numéro 9.606 au Bureau du registraire du comté de Carleton. Il est dit que l'Institut canadien-français d'Outaouais a été fondé en 1852 par J.B. Turgeon, écuier. Le patron de la nouvelle Société est Mgr Guigues et la devise: "Le travail triomphe de tout".

A la séance convoquée pour approuver les 22 points de la Constitution, assistaient, le 15 novembre 1855, les membres suivants parmi lesquels on reconnaîtra des noms qui ont été mentionnés à plusieurs reprises ailleurs: Louis Duhamel, Dr Beaubien, Dr St-Jean, George Carrière, J.B. Marsan, J.B. Turgeon, Dieudonné Derouin, Hilaire Pinard, Antoine Champagne, Charles Aumond Père, Charles Aumond Fils, F.X.P. Desloges, Damase Bourgeois, Pierre Dufour, Pierre Marier, Nazaire Germain, Petrus Rocque, Flavien Rochon, Edouard Milotte, Joseph Gauthier, Joseph Champagne, Régis Bonno, Pierre Chenette, J. Bte Richer, Charles Carrière, J. Bte Ladébauche, J. Bte Cantin.

A part ce document, il n'existe aucun compte rendu des premières réunions de l'Institut. Il serait intéressant de donner ici une liste des membres des premières heures mais cela serait difficile car les archives de l'Institut ont été détruites par de désastreux incendies à deux reprises. C'est pourquoi, il faut retrouver les activités en lisant d'autres récits décrivant ce qui se passait à Bytown à cette époque. Inévitablement, le nom de l'Institut canadien-français apparaît car aucune manifestation ne se fera sans la participation de cet important organisme.

<sup>2</sup> Bulletin des Recherches historiques, jan. 1937, page 251. Aussi "Origines de l'Institut canadien-français" par Séraphin Marion. Extrait du "Cahier des Dix", No 39, 1974.

Voilà que moins d'une quinzaine d'années après qu'elles avaient été prononcées, les paroles de Lord Durham trouvaient un démenti formel. Il avait écrit, dans son fameux rapport: "Les Canadiens français ne sont que les restes d'une ancienne civilisation et sont et devront toujours être isolés au milieu d'un monde anglo-saxon". Maintenant, ils n'étaient plus isolés; ils s'étaient groupés et leur influence devait se faire sentir de plus en plus dans la petite ville pionnière où, depuis 1826, leur apport avait paru bien modeste, "sans prétention" mais réel.

Je ne veux pas anticiper sur les activités de l'Institut après 1855 mais je mentionnerai seulement quelques faits. L'idée de la fondation d'un journal canadien-français fut énoncée dans ses murs: "Le Progrès" parut en juin 1858. En 1864, l'Institut organisa une grande séance pour aider les Soeurs Grises à réunir les fonds pour l'instauration d'un hôpital général qui s'élèvera, en 1866, rue Water. Pour encourager l'instruction des nôtres, l'Institut payait les frais d'inscription de plusieurs élèves au Collège de Bytown. Toutes sortes de manifestations avaient lieu dans ses salles; ainsi, en 1864, Mgr Guigues y présida une séance groupant les élèves canadiens-français dont l'année scolaire avait été couronnée de brillants succès.

Entre temps, l'Institut avait quitté les modestes salles de la caserne des pompiers et s'était installé dans le vieil édifice du marché, puis au 396 de la rue Sussex, en face de la cathédrale, dans ses propres locaux où il resta quatorze ans, jusqu'en 1876. Où était-il au moment du désastreux incendie de 1862 qui détruisit sa bibliothèque? Brault dit que l'édifice du marché brûla seulement en 1865.

L'Institut canadien-français conserve, sur les murs de sa belle bibliothèque, à l'angle de Dalhousie et York, les portraits de tous ses présidents. Parcourir cette longue suite de photographies c'est réciter un chapelet de noms prestigieux dont le premier sera J.B. Turgeon, suivi de Cléophas T. de Beaubien et de P. Comte.

Toujours est-il qu'en 1867, malgré la perte de ses nombreux livres, l'Institut pouvait se vanter de sa bibliothèque de 1,000 livres; ouverte de 9 a.m. à 10 p.m., elle permettait à la population de venir parfaire sa culture et de communier aux chefs-d'oeuvre de la littérature française. A ce moment-là, M. Joseph Tassé était le secrétaire

★ ★ ★

La Société St-Vincent de Paul ne fut fondée ici qu'en 1860 mais, bien avant, les Bytownais charitables s'étaient groupés pour venir en aide aux pauvres, et ils étaient légion dans le village naissant.

Je n'ai que peu de détails sur la "Bytown Dorcas Society" que l'on dit avoir été fondée en 1836 pour soulager la misère et procurer des vêtements aux pauvres. Le 28 janvier 1837, une importante société appelée "Bytown Benevolent Society" fut formée, des citoyens éminents s'occupant de procurer des vivres aux personnes dans le besoin, sans égard à la nationalité ou la religion. Cette société exista pendant quelques années, organisa des quêtes chez les gens riches de la Haute ville et mit sur pied des réunions avec conférences.

Une organisation, qui existe encore de nos jours, commença ses activités en 1845 sous le nom de "Société des Dames de charité de Bytown", formée de dames catholiques surtout et de quelques protestantes, association constituée à la suite d'un appel en chaire du Père Adrien Telmon. Madame Aumond en fut la présidente et Mesdames Bareille et Massé respectivement vice-présidente et trésorière. "Il est statué", dit Soeur Paul-Emile, que les membres assisteront les Soeurs dans la distribution des aumônes et dans la visite des pauvres et des malades à domicile". A l'intérieur de cette société, Madame Tassé organisa un groupe de dames pour réparer et coudre des vêtements pour les pauvres. Un an après la fondation, les dames protestantes se séparèrent du groupe initial. Cette Société, formée de dames charitables, est devenue "La Société Ste-Elisabeth" que possède, depuis ce temps, chaque paroisse catholique.

On peut donc considérer la Société Ste-Elisabeth comme la plus ancienne association charitable de langue française dans la région de Bytown.



Le 24 juin 1834 la Société St-Jean-Baptiste était fondée à Montréal par Ludger J. Duvernay. "Rendre le peuple meilleur" était sa devise rappelée dans un petit livre précieux et aujourd'hui à édition épuisée, que j'ai retrouvé tout à fait par hasard. Il avait été publié à l'occasion des noces de diamant de l'Association St-Jean-Baptiste d'Ottawa, en juin 1913, Monsieur C.S.O. Boudreault étant président à ce moment-là.



“Depuis 1846 ou 1847, y lit-on, on avait célébré à Bytown la fête de la St-Jean-Baptiste comme fête religieuse. A cette occasion, les deux sections de la Société de tempérance déployaient leurs bannières, défilaient en procession dans les rues de la ville, puis se rendaient à l’église paroissiale.”

1853 en marque l’orientation définitive, à caractère national pour les Canadiens français. Voici la Société St-Jean-Baptiste fondée à Bytown et le docteur Cléophas Trottier de Beaubien en est le premier président, après en avoir été l’organisateur avec M. J.B. Turgeon, maire de la ville.

Le docteur St-Jean succède au docteur Beaubien. J’ai déjà dit l’importance de l’apport des médecins dans les manifestations de tous genres chez les nôtres à cette époque. A l’appui de ce que j’ai noté, il faut remarquer, parmi les membres du bureau, des médecins tels les docteurs Riel et Duhamel et, plus tard, le Dr Léandre Coiteux-Prévost.

La Société St-Jean-Baptiste aura des présidents prestigieux: Benjamin Sulte, le sénateur N.A. Belcourt, Isidore Champagne et O. Durocher qui sera maire d’Ottawa.

On retrouve, parmi ceux qui acceptent une charge dans la nouvelle Société, plusieurs pionniers dont Isaac Bérichon, Z. Cantin, plusieurs Pinards, et bien d’autres dont les noms seront souvent mentionnés ailleurs. La petite brochure où j’ai puisé ces renseignements déplore le fait que le nom de ceux qui acceptèrent des charges de 1853 à 1861 n’ait pas été retrouvé à l’exception de Beaubien et Turgeon. Mais, il suffit de dire ici qu’en 1855, la Société était bien vivante, ayant le docteur Beaubien comme président.

Je devrais ajouter que le père de Barbezieux mentionne 1850 comme date de fondation de la St-Jean-Baptiste de Bytown. Il dit: “Un jour, on vit avec surprise parader dans les rues de la ville, un corps canadien, bannière au vent, musique en tête, dans ces mêmes quartiers où, quelques années auparavant, il était dangereux de prononcer une parole en français”.

## CHAPITRE XVIII

### Les chutes de la Chaudière—Premiers moulins sur les îles— Installation des grandes scieries après 1850

La ville était encore de dimension bien modeste; ses sentiers de terre battue et ses trottoirs de planches ne laissaient guère présager les grands développements qui se préparaient. Dans ce corps chétif, de 1850 à 1855 (car, nous nous arrêtons à cette dernière année bien que les scieries donnèrent à notre coin de vallée une importance qui ne cessa de grandir jusqu'aux premières années de ce siècle-ci), le cœur prit alors un rythme scandé par le bruit des machines qui alimenteront en pouvoir d'eau les usines naissantes. En effet, durant ces années, les développements les plus intenses et les plus significatifs pour la petite ville, se firent du côté des îles de la rivière à la hauteur des chutes. Des scieries vinrent donner à la population qui, à cette époque, souffrait d'insécurité et d'un manque de travail, un puissant stimulant.

Depuis que nos rives étaient habitées, on avait peu exploité le pouvoir des chutes. Il y avait cependant un modeste moulin du côté de Wrightstown pour la petite population, les Wright étant les seuls propriétaires des terrains avoisinant la Chaudière.

De ce côté-ci, les propriétaires Le Breton et Sherwood qui possédaient les environs de la rivière, ne semblaient guère intéressés à en faire quelque chose. Il y avait là un peu d'activité car il fallait que les billots descendent le courant, même si la rivière était barrée par les formidables cascades. Ainsi, depuis 1826, on avait creusé le chenal qui se trouvait entre l'île Victoria et la terre ferme et les billots pouvaient y passer sans avoir à subir les dommages causés par les grands remous.

Après son voyage en Europe, Ruggles Wright revint muni d'informations utiles concernant la meilleure façon d'installer un glissoir; Philemon en fit donc construire un en creusant une espèce de canal en plein roc du côté hullois, créant ainsi une île qu'il nomma Philemon. Le succès de ce glissoir (on payait \$1. pour y faire passer un radeau) incita un nommé George Buchanan à en avoir un autre, en 1836, entre l'île Victoria et l'île Chaudière. De son côté, le gouvernement ne tarda pas à avoir le sien entre l'île Victoria et la terre ferme. Si bien que ces trois glissoirs se firent concurrence jusqu'à ce que le gouvernement l'emporte et que Wright lui vende le sien pour \$40,000 en 1849.

L'industrie du bois équarri, développée par Philemon Wright, périssait depuis que l'Angleterre, auparavant son principal client, se fournissait de bois venant des Balkans; d'un autre côté, on cessa vers le même temps de se servir de bois dans la construction des navires. Le temps était mûr pour une industrie toute nouvelle dans nos parages, qui emploierait l'immense pouvoir des chutes dont on avait négligé l'aide jusque-là. Cependant, les îles de la Chaudière étaient habitées; depuis 1842 (depuis 1834, dit Walker), Livius P. Sherwood et le Capitaine Le Breton avaient loué un site sur la péninsule de Richmond Landing, à Philip Thomson et John Perkins qui y construisirent des moulins à scie et à farine. Celui de Thomson nous est resté et c'est, très rénové et embelli, le restaurant "The Mill", un immeuble appartenant maintenant à la CCN.

Encore une fois, les Américains nous damèrent le pion bien que l'immigration massive en provenance du sud et aussi des îles britanniques eût cessé vers le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle. Il ne se passa pas beaucoup d'années avant qu'un riche marchand de bois de la Nouvelle-Angleterre, Mr Bronson, flaira la bonne affaire et vint inspecter les possibilités de construire, à côté des chutes, une usine. Il vendit donc ses moulins de là-bas et vint s'installer près de la Chaudière; il s'était adjoint un partenaire, J.G. Harris qui ne vint peut-être pas habiter ici et qui fut remplacé plus tard par Mr Weston. Leurs moulins à scie s'élevèrent sans tarder. Bronson habita d'abord rue Middle sur l'île Victoria. Puis, il se fit construire une splendide demeure sur le promontoire qui termine la rue Bronson. Cette habitation n'existe plus.

Peu après l'arrivée de Bronson, le capitaine Levi Young, un Américain du Maine, construisit un petit moulin où se trouve "The Ottawa Railway Co." maintenant, suivi de O.H. Ingram et A.H. Baldwin, ce dernier étant probablement le premier expéditeur de

bois scié en direction du marché américain. Ces usines furent achetées en 1906 par J.R. Booth.

En 1854, donc, tous les lots entourant les chutes étaient entre les mains des Américains, la municipalité de Bytown ayant passé une loi, en septembre 1852, autorisant la vente des lots autour des chutes, à la condition que les acheteurs utilisent leur pouvoir. La grande industrie du bois scié était en bonne voie.

Il fallait fournir du bois aux grosses mangeuses qu'étaient ces usines. Draveurs et bûcherons remplirent du bruit de la cognée les échos des forêts du nord de l'Outaouais. Vers le milieu du siècle dernier, on comptait dans les forêts voisines pas moins de 200 chantiers qui employaient quelque 6,000 bûcherons et draveurs; pendant dix mois de l'année, ils recevaient vingt dollars par mois.

Une carte de 1852 montre le rapide peuplement des îles Victoria, Chaudière, et Albert, traversées par les approches du pont Union, et la petite île Amelia, la plus rapprochée de nos rives. Là où règne maintenant un fouillis de bâtiments sales et laids, il y avait, en 1852, comme le démontre la carte en question, des rues bien dessinées, des lots minutieusement délimités, des sentiers larges comme "Middle street" sur l'île Victoria. Sur l'île Chaudière, la carte nous montre un imposant "Union Square".

Revenons à l'installation des scieries sur les îles de la Chaudière.

Ezra Butler Eddy, également un Américain—encore un autre!—du Vermont, loua un terrain de Ruggles Wright, deux ans après son arrivée. Il était pauvre comme Job. Joseph Jolicoeur raconte que c'est un nommé Ambroise Roy, peintre-entrepreneur, que Eddy avait fait venir du Michigan en 1852, qui prêta de l'argent au futur millionnaire lorsque ce dernier fit faillite l'année suivante. Avec l'aide de sa femme, Eddy se mit à fabriquer des allumettes, des épingles à linge, des contenants de toutes sortes en bois. Il allait vendre ses produits par les rues de la petite ville, faisant du porte en porte. Mais, en 1866, il avait prospéré de telle façon qu'il put construire une importante usine et, quatre ans après, il acheta de la succession Wright, la grande île Philemon, pour y placer sa manufacture d'allumettes. La destinée de cet homme entreprenant fut vraiment prodigieuse. Il sera connu éventuellement comme le plus grand manufacturier d'allumettes au monde. Il fut maire de Hull et représenta sa ville pendant quatre ans à Québec.

Si on peut dire que E.B. Eddy “appartient” à la ville de Hull, la ville d’Ottawa attira, puis retint, un autre “pauvre homme”, canadien celui-là, J.R. Booth, né à Waterloo, P. Québec, qui arriva ici avec quelques dollars en poche. Il y a incertitude en ce qui regarde l’année de son arrivée que l’écrivain Haig place vers 1860. Mais, il semble que Booth arriva beaucoup plus tôt. On dit que, sur un terrain loué d’Alonzo Wright, il construisit, en 1852, un petit moulin, à une seule scie. Après l’incendie de sa modeste usine, six ans plus tard, il loua les moulins de Philip Thomson du côté ontarien et fut appelé à fournir le bois nécessaire à la construction des édifices du Parlement. Il était lancé et son ascension sera fulgurante. Il vivra à Ottawa, y élèvera sa famille (sa petite-fille épousera, en 1924, un prince danois) et y mourra en 1925 à 99 ans. Son superbe monument s’élève au cimetière Beechwood où, sur un tertre, toutes les tombes des Booth forment une couronne autour de celle du pionnier et grand industriel. A sa mort, Booth qui, en 1880, avait construit le “Canada Atlantic Railway” était réputé être à la tête de la plus grande industrie de bois au monde.

Une autre importante compagnie s’installa, mais plus tard, à Chelsea. Elle transporta ses usines à Hull vers 1891. Gilmour et Hughson se trouvait où est aujourd’hui le parc Jacques Cartier, en face des falaises qui longent la rue Sussex à Ottawa.

C’est ainsi que, depuis les années 1840, les chutes Chaudière “attelées à la charrue du progrès” ont petit à petit perdu leur attrait, et les îles qui les entourent, leur charme. Des usines d’apparence inesthétique, des tuyaux, de longues cheminées crachant une fumée grise, des bâtiments fonctionnels mais laids... tout cela cache aux yeux des citoyens une beauté tant vantée il y a cent cinquante ans. L’attrait des chutes Chaudière, leur immense bouillonnement, le mystère de leur gouffre insondable, le tonnerre de l’eau qui tournoie et éclabousse dans un perpétuel et gigantesque recommencement... tout cela a été chanté par les voyageurs depuis que Champlain assista à la cérémonie que les Indiens ne manquaient pas d’effectuer en lançant du tabac dans ses élans tumultueux pour apaiser la colère du Grand Manitou.



Afin de pouvoir ressasser une rancune tenace mais inoffensive contre les méfaits du progrès, je suis allée me promener autour de la Chaudière, un beau dimanche matin, quittant les rives du sud

pour me diriger, à pied, vers Hull par le pont des Chaudières qui se trouve à peu de distance à l'ouest du nouveau pont du Portage.

En allant contempler l'ancien site de Richmond Landing, je vous avais mentionné la difficulté de donner leur conformation exacte aux îles qui barrent l'Outaouais à cet endroit. Je remarque, encore aujourd'hui, combien il est difficile de distinguer où s'arrête l'une et où commence l'autre.

ChAMPLAIN avait vu ces îles dans leur état primitif. "Il y a quantité de petites isles, dit-il, qui ne sont que rochers aspres et difficiles, couverts de meschans petits bois. L'eau tombe à un endroit d'une telle impétuosité sur un rocher, qu'il s'y est cavé par succession de temps un large & profond bassin; si bien que l'eau courant là-dedans circulairement & au milieu y faisant de gros bouillons, a fait que les Sauvages l'appellent Asticou, qui veut dire chaudière. Cette chute d'eau meine un tel bruit dans ce bassin, qu'on l'entend de plus de deux lieues."

En longeant la rive sud, je me suis promenée aux alentours de l'attrayant bâtiment où loge le restaurant "The Mill". Il est, je l'ai dit, sur la terre ferme. En face, et en retrait de l'île Victoria, voici la petite île Amelia avec le gros bâtiment en pierre d'une centrale électrique qui fonctionne toujours malgré ses trois quarts de siècle. C'est la "Ottawa Electric Co. No. 4 Powerhouse", construite par la compagnie Bronson, en 1891, et refaite au début de ce siècle-ci.

Un petit pont relie Amelia à Victoria qui est beaucoup plus grande et conserve, des deux côtés de sa rue Middle, des bâtiments élevés à la fin du siècle dernier. La "Ottawa Electric Railway Powerhouse" que l'on appelle maintenant "Victoria foundry" dont se sert la CCN, occupe un côté et, de l'autre, la maison de plaisantes proportions que l'on imagine difficilement ayant servi de bureaux à la compagnie Bronson. Elle abrite maintenant l'Association navale. En passant devant ses fenêtres, j'aperçois de nombreux messieurs qui causent à l'intérieur.

Tous ces environs sont silencieux, presque déserts. Il devait en être autrement lorsque la compagnie Bronson y avait ses activités.

L'île Amelia est séparée de l'île Victoria par la fameuse chute sur laquelle ont glissé les superbes troncs d'arbre qui ont fait, pendant le 19ième siècle, la réputation des Booth, des Eddy et des Bronson. Anciennement de bois, elle est maintenant faite de métal. C'est là que, dirigés de chaque côté par un homme habile, les trains de bois, de 16 à 20 pièces, formés de beaux pins blancs et

rouges étaient poussés vers le bas de la rivière. Le Prince de Galles descendit le glissoir en 1860 et, après lui, il fut de tradition pour les visiteurs royaux et autres importants personnages, d'effectuer cette descente, tous étant habités par une peur délicieuse et souvent criarde. L'un des premiers à essayer ce nouveau sport fut Sir Francis Bond Head, lieutenant gouverneur du Haut-Canada.

C'est vers le début de ce siècle que Thomas L. "Carbide" Willson, un chimiste canadien, ayant inventé un procédé pour fabriquer du "crystalline calcium carbide", construisit la manufacture de pierre qui se trouve sur "Middle Street". Lorsque, en 1975, les Indiens firent la grève sur le tas pour forcer le gouvernement à écouter leurs revendications, ils s'installèrent dans l'édifice qui, pendant ce temps, fut la proie des flammes. J'observe cependant que ses murs sont encore solides. Je ne sais ce que la CCN a l'intention d'en faire.

Je reviens sur mes pas et m'éloigne vers le nord sur la rue qui s'appuie sur les îles et mène au pont qui surplombe la rivière elle-même, un peu en bas du demi-cercle formé par les chutes. À gauche, la petite île Coffin, puis l'île Albert (La compagnie Booth y avait anciennement ses bureaux, ses étables et ses entrepôts) et me voilà sur l'île d'imposante dimension appelée Chaudière. Une de ses rives, celle du côté nord, supporte de grands bâtiments qui sont les usines de E.B. Eddy. Si l'île Victoria ressemble quelque peu à un ancien village dont la rue unique garde quelques bâtisses des années passées, la grande île Chaudière qui est tout à côté garde, encore pour un temps, ses usines et la masse de ses établissements dédiés à la transformation des produits forestiers.

À partir de l'île Chaudière et jusqu'à Hull—les deux provinces se rejoignent ici—tout le terrain est occupé par d'affreux bâtiments qui sont les usines de produits forestiers de E.B. Eddy. Clôtures, gardiens, affiches de défense d'entrer... tout indique la mainmise de l'industrie. Des cheminées crachant une fumée âcre, de grands édifices sales, des eaux souillées par une matière jaune, des berges affreusement mal tenues, des dédales de canaux où le regard se perd... Au nord de l'île Chaudière, se trouvent les chutes renommées pour leur beauté ... il y a 150 ans.

Admirables, ces chutes? Certainement à l'époque où on pouvait les voir. Maintenant, elles sont inaccessibles, lointaines, et j'ai dû m'accrocher désespérément à la grosse clôture de fer d'un vert pomme pour observer les chutes car nul trottoir n'existe de ce côté-là. Le pont sur lequel je me trouve et qui enjambe la rivière

proprement dite est le seul qui ne soit pas simplement une route entre deux îles assez rapprochées comme les quatre ou cinq autres ponts qui constituent "Bridge street".

Une plaque à l'entrée du pont indique que le premier pont (1828-1836) était en bois. On sait qu'il s'effondra en 1836 et que huit ans après un pont suspendu le remplaça. On a des gravures de son arcature légère, agréable à regarder, qui fut remplacée en 1889 par un pont d'acier puis, en 1919, par ce qu'on voit maintenant, peint en vert pomme du plus désagréable effet.

Penchée, au risque de ma vie, sur le parapet, je regarde vers les chutes. Voici donc ce "gigantesque chaudron" d'où le nom "asticou", traduction française d'un mot algonquin que les Indiens donnaient aux sauts que faisaient les eaux en tourbillonnant dans la cuvette profonde creusée parmi les rochers. Brault dit que Philemon Wright, ayant quelque difficulté à prononcer le nom français de "chaudière" appelait les chutes "Columbia".

Quelle énorme différence entre les deux chutes qui ornent notre région! La Rideau présente aux yeux émerveillés les deux longs rubans de ses voiles scintillants et hauts de 35 pieds. Ici, au contraire, de gros rochers ventrus, chaotiques dans leur ensemble. L'eau n'y tombe pas d'une hauteur, mais les enjambe, bondit, harcèle et fonce sur l'obstacle. Au printemps, le courant est beaucoup plus tumultueux et je pense que la vue des chutes est, à ce moment-là, assez plaisante. Nous sommes aujourd'hui au début de septembre. L'eau, assez mince, glisse en une grosse mousse blanche ou épouse en un mince rideau blanc et bleu les rochers qu'elle serre de près. On a l'impression que l'on pourrait marcher sur le roc jusqu'au milieu de la rivière. L'eau n'est que de quelques pouces sur certains rochers.

Avant 1868, aucun barrage n'existait pour maintenir l'eau des chutes à un certain niveau. C'est, en grande partie, ce vilain barrage qui masque la beauté des chutes, mais son utilité semble certaine, car il freine l'élan tumultueux.

Vers 1853, des centaines de jeunes gens assistèrent le petit-fils de Philemon Wright, qui se nommait Charles Wright, dans le sauvetage de draveurs dont le radeau, immobilisé au bord du gouffre, se trouva coincé, le courant n'étant pas assez fort pour le précipiter au bas des chutes. D'autre part, le fait que l'eau était peu profonde permit aux courageux sauveteurs de marcher jusqu'à une pointe extrême d'où ils purent lancer une corde aux



malheureux. Ceux-ci s'y suspendirent et traversèrent ainsi, ébloués par le chaudron bouillonnant sous eux et accumulant pendant ces horribles minutes de superbes souvenirs à raconter à leurs petits-enfants. Une lithographie, datant de 1855, montre l'événement et le groupe de "spectateurs compatissants, inquiets et tremblants"<sup>1</sup>.

J'ai dit qu'il était difficile de distinguer, au milieu de ces morcellements de terrain, de bouts d'îles et de rives incertaines, le passage de la rivière lorsqu'elle se précipite vers le bas. Cependant, le chenal que le temps a creusé du côté hullois est assez étroit mais extrêmement profond. Isolé et creusé en plein roc, "le gouffre" comme on l'appelle, est entièrement détaché du reste de la chute. Joseph Jolicoeur nous dit que le seul homme à explorer ce "trou du diable" fut, en 1940, le plongeur Aimé Lapointe qui recherchait un homme et son automobile disparus dans ces profondeurs. Il les retrouva, l'un et l'autre.

Petit à petit, le visage industriel de Hull fait place à son nouveau visage de fonctionnaire et on sent que les usines "râlent leur dernier râlement" comme l'exprime un artiste renommé de la TV. Bientôt, leur déménagement contribuera à assainir toute cette région qui s'étend entre les deux rives. Déjà, les usines de la compagnie E.B. Eddy qui, installées sur les bords hullois de la rivière, en face de la capitale, étaient auparavant le monticule de leur soufre et déversaient dans le ciel des senteurs nauséabondes, disparaissent, de même que le long glissoir qui, monté sur de hautes échasses, permettait aux billots de courir, dans un éblouissement d'eau, jusqu'à l'accumulation d'énormes montagnes de bois attendant l'acheteur ou une transformation quelconque. Tout ceci présentait un caractère particulier et donnait à Hull son cachet de ville industrielle. Maintenant, les grands bâtiments du Portage, les imposantes tours des Terrasses de la Chaudière, qui élèvent leur front de briques neuves de l'autre côté des bâtisses vétustes et sales de E.B. Eddy, changeront tout cela.

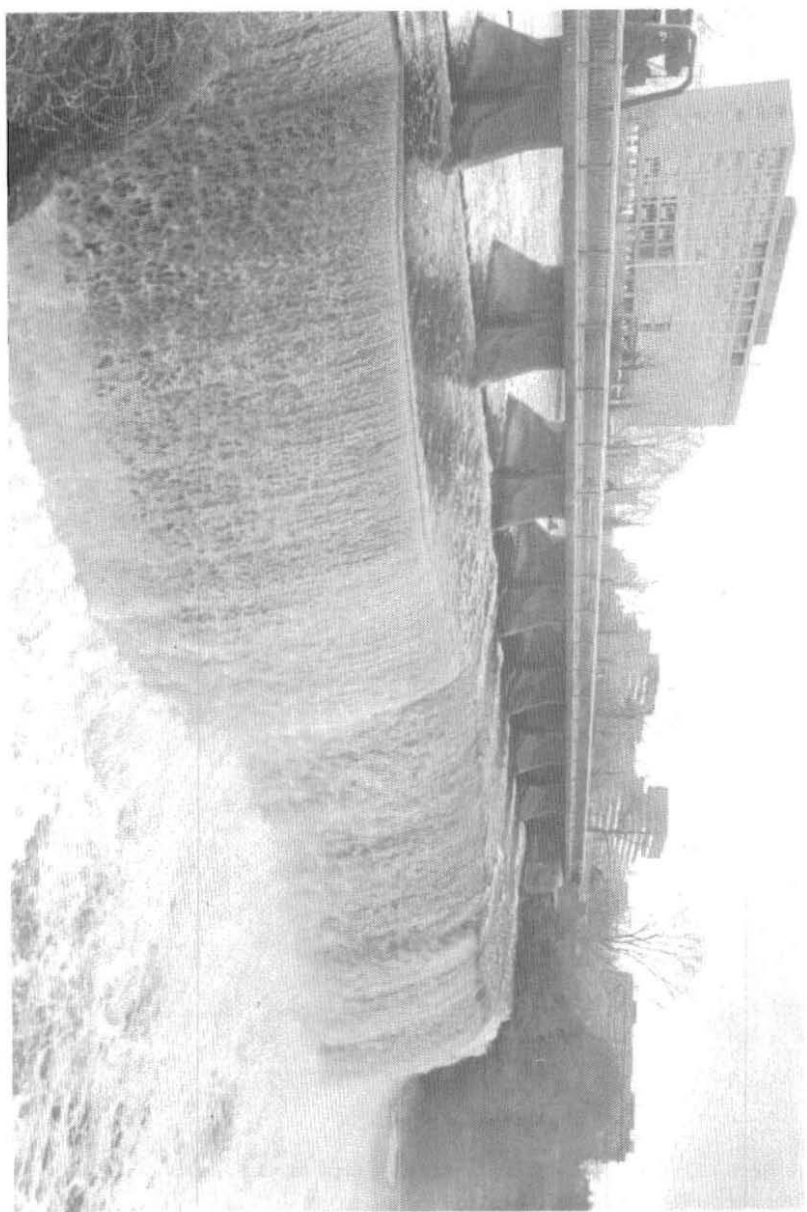
Après m'être reposée au pied du monument au fondateur Philemon Wright, dans un petit parc entre les Terrasses et l'usine, juste à l'entrée du Chemin d'Aylmer, et avoir marqué un temps d'arrêt dans un parc à côté où un cairn indique la tête du premier

<sup>1</sup> Planche 36, Ottawa: Recueil iconographique 1807-1882, Montréal 1964

des trois portages de la Chaudière, je reviens en marchant vers ma voiture stationnée du côté d'Ottawa car, moins heureuse que les voyageurs d'il y a quelques centaines d'années, je n'ai pas même trouvé un endroit pour la stationner et un banc pour pouvoir contempler le gigantesque chaudron nommé "asticou".



Tête du portage de la Chaudière



Les chutes Rideau

(Michel Laffeur, photographie)

## CHAPITRE XIX

### REGARD SUR LA RIVIERE RIDEAU

Un jour d'automne, 1977—

De ma fenêtre je vois ce matin, au beau milieu de la rivière Rideau, à droite d'où je suis, un petit cercle pâle qui bouge avec une extrême lenteur sur les eaux foncées. Avec leurs pattes gelées, car le temps est froid aujourd'hui, les cygnes nagent à peine. Toutefois, ils viendront trouver leur nourriture dans les herbes des bords de la rivière plus tard dans la journée. Pour eux, c'est la fin d'un séjour d'été dans ce domaine aux larges dimensions et au fluide généreux qu'est cette rivière. Dans quelques jours, on les mettra dans de grandes caisses et ils prendront le chemin de leurs quartiers d'hiver à la ferme Leitrim, au sud de la capitale.

J'ai parlé de la rivière Rideau en rapport avec le canal qui, parti de "Entrance bay" au nord, la rejoint à Hog's Back et continue, avec elle, sa route vers Kingston.

On sait que la rivière Rideau s'échappe des lacs qui s'échelonnent au sud de Smith Falls, là où le bouclier pré-cambrien se rétrécit pour former, plus loin, un autre large îlot de rocs qui s'appellera les montagnes Adirondack. La rivière est souvent turbulente, difficile à parcourir mais des barrages et des écluses permettent une navigation continue vers le nord. Quelquefois, la rivière coule à travers des terres unies et plates mais le paisible cours d'eau devient souvent torrent, forme des cascades et des chutes. A partir de Black Rapids aux limites de la ville d'Ottawa et jusqu'à Hog's Back, la rivière n'est pas trop tumultueuse, de belles maisons bordent ses rives et des embarcations la parcourent. Cependant, après Hog's Back, c'est autre chose. Elle garde, de son

passage sur le chaos des énormes rochers à cet endroit, une agitation qui nous fait la délaissier. De fait, ses berges sont désertes, touffues et aucune maison ne s'y trouve. Et ce sera ainsi jusqu'à ce que du haut de la falaise elle se précipite dans la Grande Rivière.

Quelle est l'importance de la Rideau à l'intérieur des limites de la ville, un peu au nord de Black Rapids? A mon avis, la rivière est la plus méconnue qui se puisse concevoir. On la punit presque d'avoir forcé les autorités à bâtir un canal pour éviter la longue retombée de ses deux chutes dans l'Outaouais et aussi un bout de trajet, fait de cascades bondissantes, qui marque sa sortie au sud. Les autorités municipales ont, cependant, bordé la rivière de parcs nombreux, fréquentés seulement par les écureuils; d'autre part, il y a peu de promenades qui en longent les bords; tout est pour le canal Rideau qui bénéficie de berges fleuries à profusion, de ronds-points attrayants, de nombreux bancs. On s'y promène en canot; au temps du festival on y voit des barques décorées, remplies de gens rieurs. En hiver, le poli de son miroir de glace incite les patineurs à y passer de longues heures. Mais la rivière Rideau, pauvre cousine, attire peu de regards depuis son entrée dans la ville tout au sud jusqu'à sa sortie définitive au bas des longues cascades.

Je suis allée partager sa solitude le long de son parcours à l'est du centre de la ville pendant l'après-midi de cette froide journée de début novembre. L'autoroute de la Reine qui court au sud de ce qui est considéré comme le coeur d'Ottawa, enjambe la rivière par le pont Hurdman. C'est plus au nord, cependant, que j'ai commencé à suivre ses bords, au moment où le long parc Strathcona étend ses vertes pelouses. Il est large et bien entretenu mais désert aujourd'hui. Autrefois, se trouvait là un champ de tir. La rue "Range Road" rappelle cette vocation ancienne du parc. Au sud, se trouvait auparavant un hôpital, démoli il y a plusieurs décennies pour faire place à un bel immeuble à appartements.

A l'angle de deux rues—Charlotte et Laurier—qui forment un angle de 45 degrés, un petit escalier descend vers les rives qui, à cet endroit, bordent une rivière large et disciplinée. Mais, à quoi lui sert sa bonne conduite? Personne ne la remarque car elle est l'Oubliée. Ici, s'élevait autrefois la belle maison de Jackson Booth, fils du Roi du bois, et industriel lui-même. C'est maintenant une grande bâtisse fonctionnelle: l'Ambassade de l'URSS. A cet endroit, il n'est pas rare, pour une voiture, d'avoir à se frayer un chemin parmi des files de manifestants avec pancartes, slogans, etc.

Quelquefois, ces gens, qui ont quelque chose à reprocher à la Russie, chantent des mélodées ou entament des chants patriotiques.

A partir de l'Ambassade russe jusqu'au pont Cummings, la rivière est bordée du côté est par de grandes pelouses et un club de tennis; en face, se trouvent quelques maisons et un immeuble, mais aucune promenade ne suit le contour de la Rideau. Puis, voici la petite île Cummings dont j'ai parlé plus avant. A partir d'ici et pour un court trajet, un parc et des pistes pour cyclistes longent la rivière, tandis que, du côté ouest, de grands immeubles dont le "Watergate" et le "Seigniory" (le mien) s'élèvent entre la rue Wurtemberg, presque aussi ancienne que la ville elle-même, et le cours d'eau. A la place du "Watergate", il y avait, il y a quelques décennies, la très belle maison à tourelle de l'Hon. Robert Borden, premier ministre du Canada pendant la Première Guerre mondiale. Je parlerai des maisons qui se trouvaient ici dans un ouvrage qui décrira la ville après 1855 car, avant cette date, il n'y avait ici que forêts denses et profonde solitude.

Voici le pont St. Patrick; ici, la rivière enserme une île qui a nom "Porter". On a cru qu'elle portait le nom de l'ex-maire Nelson Porter qui arriva à Ottawa en 1870. Cependant, "Porter island" apparaît sur une carte de 1865, ce qui me porte à croire qu'elle a été nommée d'après un John Porter qui vint ici en 1844. Il fut, pendant un temps, ingénieur de Bytown et mourut à 74 ans en 1888.

L'histoire de l'île remonte à plus loin, cependant. Un couple écossais nommé MacLauchlan s'installa sur le lot 25 en 1840. Plus tard, Mrs MacLauchlan reçut en héritage, de son frère, l'île dite Porter où elle mit deux familles du nom de McMullen et Cox qui y eurent des potagers. La plus jeune fille des MacLauchlan épousa un instituteur, Joseph McNabb, échevin pendant dix-sept ans. Rue Gladstone, un centre récréatif porte son nom.

Plus tard, l'île fut vendue à la ville d'Ottawa pour l'installation d'un hôpital pour maladies contagieuses. D'abord, on y soigna la petite vérole puis, au moment de la fameuse grippe espagnole, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les victimes de cette épidémie y furent hospitalisées. On raconte que les morts étaient si nombreux que l'on faisait des cercueils à la chaîne. Est-ce à ce moment-là, qu'une grande tente fut élevée sur l'île? Une dame âgée se rappelle ce détail. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il y avait, paraît-il, quelques pauvres habitations sur l'île et les gens

qui les occupaient étaient tout à fait démunis. Lorsque l'hôpital Barford, celui situé derrière le croissant du Lodge, a été élevé, il fallut détruire un édifice qui se trouvait là et qui ne servait plus. Peut-être était-ce le vieux bâtiment de l'hôpital des contagieux? C'est la maïresse Whitton, femme imaginative, à l'activité intense, qui a inauguré les deux bâtiments. L'ensemble s'appelle "Island Park Lodge". Bien que plusieurs des pensionnaires soient de langue française, j'ai eu l'impression, en visitant l'établissement, que l'atmosphère était plutôt anglaise.

A partir du pont de la rue St. Patrick (que l'on répare en ce moment), un parc s'allonge, où personne ne vient. Quelques cyclistes y passent rapidement, et c'est tout. De grands saules se penchent sur l'eau, qui n'est pas toujours propre. En face, l'Ambassade de Chine, dont on voit l'arrière; une longue cheminée de buanderie rappelle qu'il n'y a pas si longtemps le bel immeuble de pierre abritait les Soeurs du Bon-Pasteur dont une des occupations était de faire le lavage du linge fin. Une croix, difficile à enlever car elle est incrustée dans la pierre, surmonte l'entrée de l'Ambassade. Tous se rappellent l'oeuvre qui s'occupait des filles repenties, que l'on appelait "les Madeleines". C'est là que les doigts de fée des religieuses et peut-être de leurs pensionnaires enjolivaient les trousseaux de bébé, la délicate lingerie et les plus beaux tissus.

Une charmante dame, dont la mémoire est assez fidèle pour se rappeler les paroles entendues dans sa jeunesse, m'a raconté qu'à l'endroit où les Soeurs du Bon-Pasteur eurent, pendant tant d'années, leur maison d'accueil, il y avait, probablement au milieu du siècle dernier, une terre où broutaient des animaux appartenant à un marchand du nom de Michel Boyle. Sa boucherie se trouvait au marché By. C'est probablement de ce M. Boyle, dont de nombreux descendants habitent la région, que les religieuses achetèrent ce beau terrain bordant la rivière Rideau.

Avant de continuer ma promenade, je remarque, au fond de la cour de l'ancien couvent, un curieux petit édifice en forme de guérite au toit pointu. S'agit-il d'un pavillon adjacent à une grotte à la Vierge, endroit recueilli pour les prières des religieuses et de leurs jeunes pensionnaires? Je doute qu'il serve comme tel maintenant...

Je suis toujours la rive est de la rivière qui est belle, mordorée... Mais, pauvre rivière! Voyez comme elle invite à la pitié ici comme

ailleurs! Les maisons de New Edinburgh ne présentent à ses eaux fluides que l'arrière de leurs murs et les poubelles forment un piteux bataillon d'admirateurs de fer-blanc.

Près de moi, pendant que je foule l'herbe haute, de grandes étendues de terrain sont couvertes de béton, avec une conformation géométrique, quelquefois sur une espèce de plateforme également en ciment. Aux angles d'une sorte de rempart bas qui longe la rivière, deux petits édifices à toit pointu montent la garde. Ici et là, des traces de peinture vert clair. J'ai pénétré dans les petits pavillons. Ils contiennent de la tuyauterie rouillée. A quoi servait tout cela<sup>1</sup>? Mystère!

Au moment où j'y ai marché à l'automne, un Français y aurait trouvé du plaisir car le sol était jonché de champignons.

Puis, il devient impossible de suivre le bord de la Rideau, l'herbe est longue et embroussaillée, de grosses pierres plates, restes de mystérieuses fondations, jonchent le sol. On voit les piliers de l'ancien pont des chemins de fer; on dirait que la ville se sépare, à regret, de son passé. Ici, passait depuis 1855 la première ligne de chemin de fer qui reliait le nouvel Ottawa à l'extérieur de ses limites. La première page du "Citizen" montre le nouveau pont et un train qui y passe, importante innovation à l'époque, résultat de plusieurs années d'efforts de la part des citoyens de Bytown. N'oublions pas qu'une gare existait rue Baird où le premier train fut reçu avec beaucoup d'ovations et de cérémonies.

J'approche de quelques îles qui barrent le courant assez paresseux de la rivière. Une d'elles, charmante, sereine, bordée de peupliers s'appelle "Maple" et un court pont y conduit. Aujourd'hui, bien que l'ombre de ses grands arbres serait propice à la lecture, à la méditation ou au repos, elle est absolument déserte.

Depuis quelques instants, je m'aperçois que les berges sont plus soignées. On a planté des peupliers mais les jardiniers de la ville ont très justement laissé telles quelles les longues herbes des bords de l'eau où les cygnes viennent probablement cacher leurs amours.

Près du pont de la rue Sussex, un monument dévoilé en 1961 par le Général Vanier. C'est le "Canloan Memorial" en souvenir des officiers qui prirent part à la libération de l'Europe en 1944 et 1945. Cent vingt-huit officiers de ce régiment y laissèrent leur vie. Le monument porte chacun de ces noms. C'est une simple construction en granit, sur une large base plate.

<sup>1</sup> À une piscine municipale, m'a t'on informée.



Maintenant la rivière se divise en deux bras, enserrant l'île Green. Ici, arrêtons-nous un instant car cette petite île, située au confluent de la rivière que l'on appelait, au tout début du village, la rivière des Rideaux, prend tôt sa place dans l'histoire du développement de notre ville. Champlain écrivait: "Il y a une isle au milieu de la dicte rivière... remplie de pins et de cèdres blancs."

Dès l'année 1831, le nom de "Green island" apparaît sur les cartes. C'est que, en 1827, l'Ordonnance avait cédé l'île à un nommé James Ferguson; ce dernier la vendit peu après à un Irlandais nommé Patrick Green qui détenait un contrat avec le constructeur du canal, en vue de lui fournir de la pierre. Patrick Green était propriétaire de terrains bordant l'ancienne rue King (maintenant King Edward); l'île de douze acres, à laquelle il donna son nom, lui servait de pacage pour ses animaux et pour la culture. L'historien Walker, dit dans "Carleton Saga" qu'il se servait d'un bateau écossais dit "bun boat" utilisé par la colonie hollandaise qui se pressait aux alentours de ce qui est maintenant le pont de la rue St. Patrick.

Il y a quelques mois a paru dans "Le Droit" un article sur la toponymie régionale, que je relis maintenant plus attentivement. J'y relève ce qui suit: "verte, île... "Green" est ici un adjectif". Si ce que j'ai dit plus haut est vrai, on a donc tort d'appeler en français, l'île où se trouve l'Hôtel de ville, "Ile verte". C'est bien "Ile Green" que l'on devrait dire puisqu'il s'agit d'un pionnier du nom de Green qui était propriétaire de ces terrains.

L'attrait de l'hôtel de ville, érigé ici durant le règne de la maïresse Charlotte Whitton, est dû surtout à son cadre verdoyant, à la proximité de la rivière et aux spacieuses dimensions de son rez-de-chaussée orné d'un escalier de belle facture. Il est situé sur ce "Mile of History" cher au bouillant Diefenbaker; bien que loin du tohu-bohu du centre de la ville, il est, cependant, assez proche grâce au boulevard Sussex qui y conduit en quelques minutes. On espère que nos édiles municipaux n'ont pas les idées aussi "épivardées" que les plumes des grands oiseaux de fer qui s'ébattent des deux côtés de l'entrée principale et qui sont l'oeuvre du sculpteur Archambault.

L'île est enserrée entre les deux bras fluides de la rivière et les chutes de 35 pieds tombent en deux larges et longues cascades dans la rivière Outaouais qui, à cet endroit, forme une baie assez importante.

Il faut observer les chutes du côté est où se trouve un grand belvédère. D'ici, on voit très bien, à travers le rideau d'eau, cette plate-forme de roc sur laquelle les Indiens s'amusaient à passer sous les chutes "sans se mouiller" disaient les premiers explorateurs.

J'ai toujours été fascinée par la continuité des mouvements de l'eau, qu'ils soient dans les ressacs de l'océan, dans le cours immuable et toujours présent des rivières ou dans le rideau bondissant et argenté que j'ai devant les yeux. Je reste à contempler cette merveille de la nature que sont les chutes Rideau sur lesquelles le regard de Champlain se posa il y a plus de 360 ans.

A la pointe de l'île Green dont le front rocheux s'avance vers l'Outaouais, un globe terrestre en bronze est placé sur une fontaine. On y lit: "1939-45. A la mémoire de ceux qui, dans l'aviation canadienne, donnèrent leur vie pour la patrie durant la Seconde Guerre mondiale". Un aigle, aux énormes ailes déployées, surmonte le globe qui repose sur trois castors aux incisives inquiétantes.

Je reviens du côté ouest, jetant un dernier coup d'oeil vers les chutes lesquelles, parce que les pluies ont gonflé les eaux de la rivière ces jours derniers, ont pris de l'épaisseur et de l'ampleur, la retombée de leurs brillants rideaux s'accompagnant d'un magistral murmure qui remplit l'air de son bruit.

Papa cygne, sa blanche épouse et les trois petits viennent quêter près de moi. Domaine des bêtes, la rivière donne aussi l'hospitalité à d'autres animaux car, tout à l'heure, une tête brune luisante émergeait seule de l'eau; le petit animal descendait le courant avec rapidité, laissant derrière lui un triangle de minces vagues. C'est un castor, ou peut-être une marmotte?

Sur un gros rocher, une plaque a été apposée à l'effet qu'à l'occasion du centenaire (1967) la reine Elizabeth a offert au Canada des cygnes qui provenaient de la Tamise. Cette pierre se trouve tout à côté de l'hôtel de ville, à l'endroit où les cygnes montent habituellement sur la rive et, protégés par une clôture, viennent se reposer à l'ombre des saules. Si les humains délaissent la rivière et ses îles, les oiseaux et les bêtes y trouvent un refuge. Ainsi, un castor, que les autorités n'ont pas réussi à cerner, rongeaient, l'an dernier, le cœur mou des jeunes arbres le long de la partie est de l'île Porter et c'est probablement ce polisson que j'ai vu descendre la rivière au beau milieu du courant. La rivière Rideau semble être

le refuge d'autres animaux auxquels la proximité de l'eau est nécessaire, tel ce superbe couple de rats laveurs que j'ai failli heurter de ma voiture un soir de printemps le long de la rue Charlotte, tout près de la rue Daly. Aveuglé par mes phares, le gros mâle me regardait fixement de ses yeux brillants entourés de ce cercle noir allongé qui lui donnait l'air d'un acteur fardé pour la scène. La femelle, plus petite, semblait sidérée par la circulation bruyante qui longeait son humide domaine.



Armoiries anciennes

1855-1954



Armoiries nouvelles

1954

## CHAPITRE XX

Bytown devient la Cité d'Ottawa—Premier chemin de fer—Aspect d'Ottawa lors de son incorporation comme Cité.

1855: la province de Québec a déjà, à cette époque, Joseph Aubert de Gaspé dont "Les Anciens Canadiens" paraîtront en 1863; Joseph Doutre a publié "Les fiancés de 1812", les trois volumes de l'"Histoire du Canada" de François-Xavier Garneau ont déjà paru. Laure Conan et Nérée Beauchemin ne sont encore que des enfants mais Louis Fréchette a seize ans. Wilfrid Laurier, futur premier ministre, a quatorze ans et étudie au Collège de l'Assomption. A cette époque, il est maigre et laid, lui qui deviendra un des hommes les plus beaux de sa génération, faisant dire aux Anglaises pâmées: "Il a l'air d'un dieu".

Cette même année, Joseph-Charles Taché, né en 1820, auteur de "Forestiers et Voyageurs" représente le Canada à l'Exposition universelle de Paris.

La grande affaire des années 1854 et 1855 fut la fin de l'isolement dans lequel se trouvait Bytown, souvent objet de l'ironie des journalistes. L'emplacement, quelque peu vague à leurs yeux, de la petite ville appelait des sarcasmes. Lorsque, en 1857, Ottawa devint capitale du pays, des journalistes américains se déchaînèrent: "Si on a choisi Ottawa parce que c'est un endroit sûr, on a bien raison; les soldats envahisseurs se perdraient en la cherchant". Ils ajoutaient: "Partez du Pôle Nord en direction du lac Ontario. Là où les glaces cessent, voilà Ottawa". "It is the Westminster of the Wilderness" disaient d'autres farceurs.

Depuis le début des années Quarante, un train allait de Laprairie à St-Jean; des réseaux ne tardèrent pas à relier les villes importantes. Sensible au ridicule qui s'attachait à son site isolé,

Bytown décida d'emboîter le pas. Vers 1850, une pétition fut signée pour obtenir un chemin de fer qui la relierait à Prescott. Plusieurs de nos compatriotes signèrent cette demande, dont Peter Riel, Jean Bédard, Joseph Aumond, Joseph B. Turgeon et Ed. Masse (ou Massé). Les pourparlers s'échelonnèrent sur cinq ans. J'ai noté, feuilletant les rapports du Conseil de ville du 14 février 1853, que le maire Turgeon avait été autorisé par ses collègues à se rendre à Prescott pour assister à une réunion des directeurs du futur chemin de fer.

Finalement, avec l'aide d'un prêt de \$200,000 consenti par la ville et avec l'appui de Thomas McKay qui exigeait, toutefois, que la ligne passe par New Edinburg, le chemin de fer fut construit. Le premier train y arriva le 25 décembre 1854 mais le pont ferroviaire lui permettant de traverser la Rideau n'était pas terminé. Les passagers durent donc descendre là, être transportés sur la rive ouest et marcher jusqu'à la gare de la rue Sussex où eut lieu une cérémonie. Cet endroit s'appelait "Steamboat hill" car les vapeurs arrêtaient au bas d'une pente "raide et dangereuse" dit Gertrude Van Cortlandt. Les premiers voyageurs se réjouirent grandement de cet événement qui faisait sortir la petite ville de Bytown de sa solitude; la population manifesta sa joie en chantant à pleine voix "God Save the Queen".



Comment apparaît aux yeux des visiteurs, la ville de Bytown lorsque, le 1er janvier 1855, elle devient officiellement, avec ses 10,000 habitants, la Cité d'Ottawa?

Par-dessus tout, c'est son aspect de gros village qui surprend et déçoit. Aucune rue n'est pavée et ne le sera de longtemps. Quelques rues qui sont, à la vérité, des sentiers en terre battue, ont des trottoirs de planches et on y entend croasser les grenouilles. Au printemps, ces chemins gelés défoncent et présentent pour gens, bêtes et véhicules, de graves dangers. Les temps ont bien changé, direz-vous? Détrompez-vous. Un journaliste, faisant de l'esprit aux dépens de la capitale, passe-temps favori, déplorait, en 1976, le fait qu'une centaine d'enfants et d'adultes de petite taille, disparaissaient chaque année dans les grandes excavations qui se forment dans les rues. Il dit encore que la plupart des rues sont à sens unique et que le reste est formé de promenades pour piétons, ce qui est faux.

Revenons à 1855... Mauvaises et poussiéreuses pendant l'été, dit la chronique, les artères qui jusqu'ici étaient éclairées, faiblement, à l'huile de baleine, connaissent maintenant une amélioration notable, l'éclairage au gaz, qui donne naissance à un humble métier, celui d'allumeur de réverbères qui durera jusqu'à ce que l'électricité fasse son apparition. La "Bytown Consumers Gas" sera incorporée en 1854 et on se flatte que Bytown ait été une des premières villes canadiennes à se servir du gaz d'éclairage.

Le mauvais état des rues de la ville ne s'améliorera pas du jour au lendemain d'ailleurs car, aussi tard que 1864, le vicomte Monck, les trouvant vraiment trop vilaines, se rendait de Rideau Hall au Parlement par bateau.



En 1855, les rues les plus achalandées sont Sussex, Rideau et Wellington, ces deux dernières bordées d'égoûts et de fossés.

La Basse ville est plus développée que la Haute ville. Elle s'étend au nord de la rue Rideau jusqu'à la rivière du même nom. La rue St. Patrick, entre King et la rivière, s'appelle alors "Ottawa". Il y a là des maisons, bien sûr, mais souvent des arbres les séparent, surtout le long de la rue King où les lapins et les lièvres courent tandis que les oies sauvages la survolent. La chasse y est excellente.

Le canal constitue le centre de la vie bytownaise; il est très achalandé et transporte des bateaux de tous genres, chargés de marchandises, souvent de billots et de planches. On y voit de longues embarcations car les grands canots sillonnent encore les rivières. Frances Hopkins peindra cette façon de voyager lorsque, à partir de 1850, elle accompagnera son mari, secrétaire privé de Sir George Simpson de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

La rivière Ottawa est sillonnée de vapeurs et on préfère de beaucoup s'en servir que de se faire violemment secouer dans les diligences qui parcourent les mauvais chemins. Les vapeurs s'appellent le "Phoenix" qui va de Grenville à Bytown, le "Otter", et le "Emerald" sur lequel le gouverneur Elgin fit le trajet d'Aylmer aux Rapides des Chats.

Au haut de la huitième écluse, un bassin rond sert à la manoeuvre des embarcations et se prolonge en un déversoir du canal qui se continue par un ruisseau qui coupe la rue Rideau, suit la rue King et se perd dans les marais de la Basse ville.

La côte de sable est très peu peuplée. Quelques rues seulement ont des maisons. Les vaches se promènent en liberté et vont s'abreuver à la rivière Rideau.

Une lithographie de Whitefield, de 1855, montre, de chaque côté du canal, deux édifices dont l'un est actuellement le Musée Bytown, ancien commissariat. Lorsque le gouvernement britannique donna le canal au Canada, il inclua dans son cadeau l'édifice du Commissariat qui, après 1854, servit d'entrepôt pour les matériaux nécessaires à l'entretien du canal.

Les îles de la Chaudière constituent un tremplin d'où s'élance d'île en île le fameux pont Union avec une silhouette aérienne mais solide. En partant de nos rives, il traverse l'île Chaudière, l'extrémité de l'île Albert et arrive à la propriété des Wright. On commence à s'installer sur les îles qui entourent les chutes dont le pouvoir hydraulique a été enfin reconnu comme source d'énergie mais aussi de richesse pour ceux qui s'en serviront.

L'aspect de Wrightstown, de l'autre côté de la rivière, n'est guère plus réjouissant. Ce n'est, disent les historiens, qu'une "simple bourgade" avec une vingtaine de maisons seulement. Tout s'y passe en anglais—de fait, le Conseil du Canton de Hull décrète, en 1855, que la langue anglaise est la seule langue officielle. Le nombre d'habitants ne dépasse pas deux cents et ils vivent sur des terrains appartenant aux Wright. La maison est la leur mais non pas le terrain sur lequel elle est construite. Ce régime dit "constitut", véritable système féodal, ne fut aboli qu'en 1924 et fut probablement, en grande partie du moins, responsable de la lenteur du développement de la ville par rapport à sa voisine.

De son côté, le capucin de Barbezieux écrit: "Chacun sait que la mort de Philemon Wright et l'ouverture du canal Rideau portèrent un coup funeste à l'oeuvre de cet homme extraordinaire. Il ne resta là qu'une petite agglomération connue alors sous le nom de Village des Chaudières. Il y avait, continue-t-il, les employés de Ruggles Wright qui possédait une scierie". Sur les bords de l'Outaouais, la chapelle des chantiers est seule au milieu des bois. Les choses restèrent ainsi jusqu'à ce qu'Ottawa devienne capitale; alors, les ouvriers qui travaillaient aux chantiers des édifices parlementaires, habitaient souvent Hull.

★ ★ ★

En 1855, la cathédrale Notre-Dame est la seule église catholique et française. Les Irlandais assistent à la messe dans l'ancienne église méthodiste, Queen et Metcalfe. La "Christ Church" d'appartenance anglicane, se trouve à l'extrémité ouest de la rue Wellington, tandis que l'église presbytérienne St. Andrews, depuis 1828 sur un terrain ayant appartenu à Nicholas Sparks, vient d'être agrandie, avec 200 places additionnelles. Depuis treize ans, il y a là une bibliothèque.

Ces édifices, tous en pierre et tous solides et de belle apparence, constituent des points de repère importants, auxquels il faut ajouter le Collège de Bytown et la maison Donnelly tout à côté, le couvent des Soeurs Grises et, en face, ne payant pas d'apparence celles-là, les fameuses "sheds" des émigrés. Il existe d'autres bâtiments en pierre dont l'hôtel MacArthur, rue Sussex, les belles demeures de Nicholas Sparks et du Dr Van Courtlandt, dans la Haute ville et quelques autres.

Si le fameux 24 rue Sussex n'existe pas lorsque Bytown devient Ottawa, par contre, une autre belle résidence est construite cette année-là, pas très loin des chutes et à gauche de celles-ci. Il s'agit d'une superbe maison de pierre, construite avec l'argent de Thomas McKay pour sa fille Anne, épouse de John MacKinnon, gérant de la banque "British North America". MacKinnon mourut en 1866 et sa veuve épousa l'ingénieur Keefer, son beau-frère. Sir John MacDonald acheta l'imposante résidence en 1883, la nomma "Earncliffe" signifiant "nid d'aigle" et y mourut en 1891. A cette occasion, une photo montre la maison de proportions élégantes, avec un long crêpe noir sur la porte d'entrée.

En 1855, il y a ici deux hôpitaux. Celui des religieuses, rue Nunnery où ont été soignés depuis les débuts et indifféremment gens de toute nationalité, de toute langue et de toute religion. L'hôpital protestant s'élève maintenant rue Rideau, près de Wurtemberg. Le petit hôpital de Barracks Hill existe-t-il encore à ce moment-là, ainsi que les casernes qui se dressaient depuis 1827 sur la colline? En tout cas, leur démolition ne va pas tarder car il n'y a plus là de militaires, le canal étant devenu propriété canadienne et peu de temps après commencera la construction des édifices parlementaires.

A Bytown, vers cette époque, il n'y a aucun aqueduc, mais de nombreuses fontaines publiques. L'eau est aussi apportée directement de la rivière et distribuée aux citoyens dans des barils tirés par des chevaux. Ces charroyeurs d'eau sont des marchands



avisés; lorsqu'un feu se déclare, sachant que la ville s'engage à payer leurs services, c'est une véritable course entre eux à travers les rues pour arriver le premier au lieu de l'incendie.

La livraison du courrier à domicile est loin d'être en place et on doit aller chercher ses lettres au bureau de poste. De l'extérieur, le courrier est souvent transporté ici à dos de cheval.

Les bagarres et les batailles sont choses du passé, la population étant de plus en plus désireuse de parer sa ville de toutes les grâces d'une future capitale. Bien que le premier corps de policiers ne fut constitué qu'en 1866, la municipalité engage des constables qui font la patrouille des rues, d'ailleurs beaucoup plus sûres qu'auparavant.

Cette paix, chèrement gagnée, ne désarme pas les journalistes. Objet de l'envie mais aussi d'une espèce de dédain de leur part et de celle des politiciens qui voient, avec horreur, s'approcher le temps où le choix tombera sur elle, la petite ville se fait traiter, par Goldwyn Smith, de "village sous-arctique de bûcherons, transformé en arène politique pour combats de coqs."

De fait, Ottawa, à cette époque, n'a pas de quotidien mais des hebdomadaires seulement et, je l'ai dit, un journal de langue française ne paraîtra que trois ans plus tard.

Il n'y a pas, non plus, de jardins et de fleurs, sinon celles qui jaillissent spontanément des troncs d'arbre jalonnant les sentiers.

Le Vanier d'aujourd'hui possède, à ce moment-là, de grandes terres et des vergers; une route qui n'a pas de nom la traverse et mène à l'Original. La petite agglomération s'appelle "Cummins' bridge", nom qui changera en Janeville en 1876.

A Rockliffe, il n'y a donc, en 1855, que le château de Thomas McKay; il meurt précisément cette année-là. "Il mourut, plein d'honneurs et de richesse" dit l'Atlas. Bien qu'il eut cinq fils, aucun ne survécut pour perpétuer son nom et sa mémoire. On sait qu'une de ses filles Elizabeth épousa T.C. Keefer, une autre fut Mrs John MacKinnon, plus tard châtelaine de ce qui deviendra "Earncliffe". En deuxièmes noces, la veuve Anne MacKinnon épousera, en 1873, son beau-frère Keefer.

En 1855, New Edinburgh possède plusieurs bonnes maisons de pierre. Tout cela forme de simples éclaircies dans une forêt encore toute proche. Il y a là des champs d'orge et d'avoine. La demeure de McKay, que les Bytownais appellent un château, paraît

cependant bien modeste aux yeux du Gouverneur général, the Earl of Dufferin, qui y loge en 1872. Tenté de s'en retourner d'où il vient à la vue de ce domaine indigne de lui, il s'écrit: "Ceci n'est rien de plus qu'une petite villa qui satisferait tout juste les goûts d'un banquier de village".

Aux environs des chutes Rideau, les moulins et les différentes manufactures dont celle où on fabrique du tissu, après avoir été la propriété de McKay jusqu'en 1849, puis celle de McKay et MacKinnon pendant trois ans, appartiennent maintenant (1855) à Joseph Merrill Currier qui est venu de la Nouvelle-Angleterre à Buckingham pour travailler avec James McLaren. Ce dernier achètera les installations vers 1870 puis W.C. Edwards en sera le propriétaire et le gouvernement fédéral y aura, par après, des bureaux, dont celui de l'Office national du film. Je me souviens avoir entendu les employés de l'Office se plaindre du fumet quelque peu "rural" qui s'échappait de ces murs où Edwards gardaient des chevaux au temps jadis.

Pour revenir à Currier, il avait épousé, en troisièmes noces, la petite-fille du pionnier Philemon Wright. Il fut député provincial puis, pendant quinze ans, député au Parlement fédéral. En 1868, il construisit une très belle maison, promenade Sussex, maintenant la résidence officielle des premiers ministres du Canada.

A New Edinburgh, il y avait, en 1855, une maison de pierre au 92 de la rue Stanley, l'école Fraser, rue John et certainement d'autres habitations qui ont été démolies au cours des années. Presque toutes les maisons de la partie ouest de la rue Crichton et, de fait, d'une grande partie de New Edinburgh, sont intéressantes mais datent d'après 1855.

On se souvient que James Maloney avait une école privée dès les premières années de Bytown. En 1855, il enseignait toujours au 102 de la rue Clarence, mais son école était une institution dite commune avec octroi du gouvernement, à ce point insuffisant que les enfants devaient payer cinquante cents chacun par mois. Entre l'instant où cet instituteur arriva à Bytown et l'année où la petite ville prit le nom d'Ottawa, il y eut quantité d'écoles privées, presque toutes anglaises dont celle tenue par un M. Haran, rue Murray (sa fille entrera chez les Soeurs grises). En 1844, rue Duke, s'éleva un édifice de pierre qui fut l'école modèle du comté et, la même année, Miss Playter ouvrit une école qui existait encore en 1855. A cette époque, chaque quartier a son école commune

(publique); celle du quartier nord est probablement, sans qu'on en soit très sûr, celle installée par James Maloney. Trois écoles publiques pour servir une population de 10,000 personnes, c'est peu! L'institution qui devait devenir, en 1872, "The Collegiate Institute" s'appela "Ottawa Grammar School" à sa fondation en 1843. Douze ans plus tard, cette école se trouvait au coin de Albert et Elgin. L'organisation de toutes ces écoles qui étaient logées dans des locaux loués ici et là, laissait assez à désirer et il s'écoulera quelque temps avant que la situation s'améliore. Petit à petit, les écoles privées qui étaient légion pendant les premières années de Bytown, disparaîtront.

J'ai déjà raconté les ennuis et les tracas pour installer ici des écoles catholiques, surtout françaises. Mgr Guigues poursuivait ses patients efforts pour que le gouvernement du Haut-Canada aide de ses deniers les premiers pas de son Collège de Bytown; de leur côté, les Soeurs Grises qui portaient véritablement le nom de Soeurs de la Charité, voyaient, avec découragement, leurs demandes rejetées pour l'obtention d'un octroi permettant de payer le salaire des religieuses chargées de l'instruction des petites Canadiennes françaises. En 1855, M. J.B. Turgeon et le docteur C. de T. Beaubien sont, enfin, élus syndics des écoles. "Lueur d'amélioration" dit Soeur Paul-Emile. L'admirable meneur qu'est Turgeon, après avoir fondé l'Institut canadien-français, avoir été maire de Bytown, se lance maintenant dans la bataille qui mènera à l'installation d'une commission scolaire pour les écoles séparées. On se souvient qu'une commission des écoles publiques existait depuis 1848 à Bytown mais le gouvernement du Haut-Canada n'accordait aux catholiques, semble-t-il, que la portion congrue qui permettait aux ministres de se jouer de la bonne foi du Bas-Canada où le groupe minoritaire était traité, celui-là, avec justice et impartialité.

Lorsque la Commission scolaire de Toronto refusa d'accorder une seconde école, Mgr Guigues assura de son appui Mgr Charbonnel, évêque de Toronto, défenseur des écoles séparées. L'évêque de Bytown, persuadé qu'un prêtre aurait peu de chances de succès devant les préjugés d'une majorité sous l'influence maçonnique, s'assura les services d'un brillant avocat, R.W. Scott, pour aider à la cause. Il dépasse les cadres de mon travail de parler des interminables objections à l'adoption de ce bill qui passa tout de même le 13 mars 1863, malgré le docteur Ryerson qui avait attiré à la rescousse le successeur de Mgr Charbonnel et d'autres prélats, afin de créer une division parmi les catholiques.

Malgré ces chinoiseries, l'assistance des filles à l'école des Soeurs est passée de 140 élèves en 1845 à 215 en 1855; par là, on voit combien le désir de s'instruire est vif. Le pensionnat que les religieuses ont installé dans leur couvent de la rue Sussex avait amélioré sensiblement la situation financière des bonnes Soeurs. Elles continuent à soigner les malades, leur fournissant souvent des remèdes gratuitement. Vieillards et orphelins sont recueillis rue Nunnery, dans une maison que les Soeurs loueront. Soeur Thibodeau, admirable femme dont les pauvres de Bytown connaissent l'ample silhouette, va par tous les temps, la boue montant jusqu'à sa cheville, à la recherche de la misère.

En 1855, la Cité d'Ottawa adopte des armoiries que les experts ont considérées depuis comme absolument contraires aux règles de l'art héraldique. Au-dessus d'un seul mot "Advance" on y montre la charrue, la gerbe de blé, la locomotive, les écluses et la rivière.

Cet assemblage hétéroclite et quelquefois difficile à déchiffrer, servit de 1855 à 1954 lorsqu'un comité composé de la mairesse Whitton et de plusieurs autres dont Lucien Brault, étudia l'adoption d'armoiries plus simples mais aussi plus conformes aux règles. On a enlevé beaucoup d'aspects de la ville d'alors, mais on a gardé le bûcheron avec sa hache et le chêne solide; il y a maintenant sur les armes une croix ondulée bleue: la rivière Ottawa et les rivières Rideau et Gatineau qui s'y jettent. La couronne royale indique le choix de la Reine Victoria. Y apparaît maintenant la feuille d'érable dont l'absence avait désolé l'historien Brault. On y voit aussi un astrolabe, des avirons, des pelles et un pic.

Un esprit curieux pourrait se demander pourquoi un soldat en grande tenue partage la vedette avec le bûcheron. Une petite brochure lui apprendra qu'il s'agit là d'un officier du régiment des Carabiniers du Service civil d'Ottawa. "Organisé à Québec, alors capitale du Canada, le 23 mai 1861, ce régiment a été licencié une fois le gouvernement rendu à Ottawa et la défense régulière tomba sous la loi de milice en décembre 1868". Pourquoi ce personnage éphémère a-t-il une place prépondérante sur les armes? Parce que, continue la brochure—qui prévoit votre objection—le régiment défunt fut remplacé éventuellement par un nouveau régiment: la garde à pied du gouverneur général. Voilà une façon bien détournée d'indiquer que la résidence vice-royale se trouve à Ottawa, ce qui me semble indiqué également par la couronne royale. Je m'interroge... Par contre, un aspect de ces nouvelles

armoiries me plaît davantage; on y voit, des deux côtés du nom "Ottawa", le mot anglais "Advance" et, à droite, "En avant". Voilà ce que je comprends parfaitement, bien que je ne sois pas héraldiste!



En 1855, les Canadiens français forment un tiers de la population, bien que les autorités de la ville affirment que les nôtres en constituent la moitié. Il semblerait qu'à ce moment-là quelques-uns d'entre eux délaissent les métiers traditionnels qui ont été les leurs tels ceux de forgeron, menuisier, charpentier, maçon, ferblantier, etc. pour se mettre au service de la ville ou comme Turgeon, autrefois forgeron maintenant importateur, profiter des occasions d'améliorer leur sort et leur standard de vie. En effet, le commerce s'organise, l'éventail des carrières à aborder s'élargit. Le fait que les Canadiens français ont maintenant accès à l'instruction pour leurs enfants et pour eux-mêmes, indique bien leur évolution. Ils savent lire et écrire et pour activer leur culture, se groupent en sociétés car ce sont bien les années des alentours de 1855 qui virent surgir cette pépinière d'organismes canadiens-français. Mgr Guigues ne cesse de stimuler leur zèle à améliorer leurs connaissances.

Dans cette petite ville où se voient nettement les traces de la forêt primitive et où des souches entravent la circulation, est-on sans culture? Certes non, car tous semblent possédés d'un immense désir d'apprendre, et on y met même beaucoup d'application et de patience. Brault ne rapporte-t-il pas que, vers 1854, une conférence sur la géographie dura quatre heures, et une autre sur un sujet théologique dura sans arrêt de sept heures du soir à une heure du matin?

Cependant, il se passera plus de quarante ans avant que l'idée d'une bibliothèque publique pour la population outaouaise, prenne racine. Il y a bien ici la belle bibliothèque de l'Institut canadien-français et sa salle de lecture où on lit à haute voix pour ceux qui ne le savent pas. Il y a, au "Temperance Hall" rue Sparks, la salle de lecture du "Bytown Mechanics' Institute and Athenaeum" où se tiennent des conférences. On verra plus tard que cette salle de lecture avec bibliothèque cessera d'exister vers 1907, je crois.

Mais, pour une population de 10,000 âmes, il y a là peu d'aliments culturels à se mettre sous la dent. Faut-il s'étonner que Bytown devenue Ottawa ne soit guère pourvue de moyens de cultiver son goût de la littérature et des arts? Moins de trente ans auparavant, tout ce territoire était couvert de forêts avec quelques éclaircies taillées dans les grands arbres pour les cabanes des pionniers. Mais, l'étonnement est certes amplement justifié lorsque l'on songe que, deux ans après le tableau assez pauvre que je viens de décrire, la petite ville des bords de l'Outaouais deviendra capitale et, dix ans après, le coeur de la Confédération des provinces.



Monument de Jean Bédard, premier échevin de langue française de Bytown



Joseph—Balsura Turgeon Premier maire de langue française de Bytown 1853

## DEUXIÈME PARTIE

### LES CANADIENS FRANÇAIS À BYTOWN, DE 1826 à 1855

Cette partie de mon ouvrage est tout spécialement dédiée aux Canadiens français d'Ottawa, descendants des pionniers des années 1826-1855, et à tous ceux qui, par après et jusqu'à nos jours, ont aimé et gardé la langue française.

Le travail qui suit a été particulièrement ardu. Je dirai, tout d'abord, qu'il n'a jamais été fait avec cette ampleur. On a bien mentionné, de temps en temps, des Canadiens français qui habitaient Bytown pendant les premières vingt-huit années de son existence. Ces noms sont donnés, bien sûr, dans mon étude mais j'ai essayé d'inclure aussi, dans la liste, tous les nôtres venus ici avant que Bytown devienne Cité en 1855. Je n'ai pas réussi; ils sont trop nombreux. J'ai donc dû me limiter à environ 115 familles pionnières et je suis certaine que beaucoup de braves gens, d'honnêtes artisans et de citoyens de valeur ne sont pas inclus. Me rendant compte de tous ceux que j'ai dû omettre de mon travail, mon projet est, en me servant de la base bien incomplète qui suit, d'élaborer une belle généalogie des nôtres dans cette courte période de temps, entre 1826 et 1855, en essayant de mentionner chaque famille. Travail de patience, de longue haleine... Cela ne peut se faire sans l'aide des descendants des pionniers. Mon désir serait qu'ils s'intéressent à leurs origines et qu'ils essaient de les retrouver en recherchant, dans les papiers de famille ou le souvenir de bribes de conversations avec leurs grands-parents et leurs aînés, des informations qui faciliteront cette tâche. D'autre part, si, en feuilletant les pages qui suivent, ils cherchent leurs ancêtres et ne



les trouvent pas ou, même, si en les trouvant ils constatent des erreurs dans l'ordre ou l'appartenance des membres de la famille, je serai heureuse de faire les corrections nécessaires. Je constaterai alors avec un profond contentement que l'intérêt porté à leur famille pionnière est suffisamment vif pour qu'ils se préoccupent d'une généalogie exacte. J'aurai atteint le but que je poursuis, c'est-à-dire, celui de réveiller ou d'entretenir, chez mes compatriotes, la fierté d'appartenir à l'une des races fondatrices de la capitale du Canada.



Il va sans dire que la généalogie nécessite l'étude des registres des naissances, des mariages et des décès, instruments indispensables. Si un de ces piliers manque, le résultat des recherches ne peut qu'être incomplet. En ce qui me concerne, un des obstacles les plus importants à la marche de mon travail a été l'impossibilité pour les chercheurs sérieux de se documenter à même les registres des baptêmes et des décès à la paroisse Notre-Dame d'Ottawa. On comprend facilement que ces vieux documents ne peuvent être feuilletés trop souvent sans dommage pour leurs pages fragiles, mais de bonnes photocopies mises à la disposition des généalogistes faciliteraient grandement leur tâche. Ces photocopies n'existent pas pour le moment. Le procédé consiste actuellement à demander tel ou tel renseignement par écrit mais cette façon de faire est insuffisante, lente et coûteuse<sup>1</sup>. C'est ainsi, néanmoins, que j'ai obtenu une copie des baptêmes d'enfants canadiens-français de 1828 à 1831. D'autre part, je dirai que l'aide la plus précieuse m'est venue de la compilation du registre des Mariages de l'Outaouais, publiée en 1972 par G. Provencher et Michel Langlois. Elle comprend les mariages célébrés à Notre-Dame d'Ottawa (1829-1880), à Ste-Anne (1873-1900) et à Notre-Dame du Bon Conseil (1889-1907). Le chercheur peut consulter cette publication, à volonté, aux Archives nationales, rue Wellington.

**Naissances**—Le missionnaire qui venait dans le petit village de Bytown pour célébrer les sacrements, n'a pas laissé derrière lui la liste des baptêmes, des mariages et, probablement aussi, des décès avant 1829. Peut-être un tel registre a-t-il été la proie des flammes ou le missionnaire l'aurait-il rapporté à Richmond où il aurait été égaré? Il a dû exister à un certain moment puisque le Père Alexis de Barbezieux dit que le premier baptême enregistré à Bytown fut

<sup>1</sup> Un changement s'est opéré depuis 1978.

celui d'une fille de Dan O'Connor, en 1827. Cette fille devint, on le sait, l'épouse de Henry Friel, journaliste et maire d'Ottawa.

Dans la liste que j'ai déjà mentionnée et qui m'a été fournie par la paroisse Notre-Dame, les premiers baptêmes enregistrés sont ceux d'Emélia, née en 1824 et de sa soeur Sophie, née en 1825, filles de Joseph Prévost, de Hamilton, et d'Ellen Lalande. Ces inscriptions, qui sont les seules mentionnées avant 1829, étonnent car le site du canal ne fut choisi que le 26 septembre 1826. Il semblerait donc qu'un missionnaire venait ici ou peut-être à Wrightstown avant 1826 pour célébrer des sacrements. L'enregistrement qui suit est celui de Maria Anastasia, née en 1828, fille de John Bélisle et de Marie-Louise Beauchamp. Puis vient le nom d'une famille pionnière, celui de Pinard. En effet, Emelia, fille de Lewis (Louis) Pinard et de Catherine Alexandre, née le 25 juin 1829 confirme bien la date d'arrivée du premier membre de cette famille, une des plus importantes ici depuis les débuts de Bytown, tant par la contribution apportée à la communauté canadienne-française par ses membres, que par le nombre des descendants qui portent ce nom.

D'autre part, un coup d'oeil sur la liste m'a appris que Louis-Claude Grison et Marguerite Labelle habitaient déjà la région en 1831 puisque leur fils Louis-Armand, âgé de 5 semaines, y fut baptisé en 1831. Des indications de cette nature m'ont été précieuses pour compléter, si besoin était, le paragraphe et quelquefois le chapitre que je consacre dans les pages qui suivent à ceux de notre langue venus s'établir à Bytown.

Malheureusement, je ne peux reproduire ici la longue liste des baptêmes 1829-1831 mais je la garde à la disposition de ceux qui recherchent l'arrivée à Bytown de leurs ancêtres.

*Mariages*—Ici, un obstacle sérieux pour trouver l'affiliation des mariés: le fait que, jusqu'en 1840, le nom des parents des jeunes époux n'est pas mentionné. Mais on donne quelquefois le lieu de résidence de l'un des conjoints. Je remarque, souvent que l'on s'identifie avec Bytown, même durant les années de la construction du canal, ce qui montre bien l'attachement que les nôtres manifestaient déjà pour le petit village.

La liste que je donne ci-après est intéressante à plusieurs points de vue. On y remarque que "Hogsback" est quelquefois mentionné comme lieu de résidence; il est donc évident que, près du barrage et des écluses qui se construisaient là, il y avait une

petite agglomération où vivaient des Canadiens. Bien que, d'autre part, "Sandy Hill" que l'on appelait "La butte de sable" ait été décrite comme complètement déserte pendant les années Trente, on note qu'une famille Cyr y habitait. On se souviendra qu'il n'y avait, avant 1832, aucune église catholique à Bytown. Le missionnaire desservait simplement la population de plusieurs centaines de fidèles en célébrant la messe pour eux au deuxième étage de la brasserie de la Colline des casernes, à l'extrémité nord-est de ce qui est maintenant la rue Bank. Les baptêmes et les mariages y furent-ils aussi célébrés? C'est probable. Voici une liste, aussi exacte que possible, que j'ai faite des unions entre Canadiens français, de 1829 à 1835, à partir du registre des mariages de l'Outaouais mentionné plus haut:

- 19.7.1829 Gabriel Carpentier, de Gentilly, avec Mérence Robert  
 28.10. Baptiste Leclerc, (ou Leclair) de Mascouche avec Henriette Aumier (Homier)  
 19.10 Austin Paré avec Mary Hamelin, de l'Original  
 27.10. Tymothy Laberge avec Hanah Plante de Chatham  
 15.11. Edouard Ethier et Mary Forest
- 18.1.1830 François Laverdure, de Bytown avec Sophia Dupuis, de Bytown également  
 24.1. J.B. Longpré et Françoise Magnan  
 21.2. Ignace Manseau et Pauline Sabourin
- 1.5.1831 Charles Villeneuve, de March, avec Anna Cusick  
 2.5. John Johnson avec Angélique Ménard, de Bytown  
 4.7. Joseph Dubois, de Bytown avec Catherine Holmes  
 22.8. Joseph Poitevin, de Hogsback, et Phoebee Labrecque  
 23.10. Louis Aubry, de Gatineau, avec Rose Cousineau, de Gatineau  
 24.10. Peter Minault, de Hogsback avec Marguerite Cyr, de Sandy Hill
- 13.8.1832 Pierre Soucy, de Templeton avec Elizabeth Picard de Bytown  
 10.9. Anthony Lalonde et Rachel Labelle  
 9.1. Francis Morin, de Bytown avec Judith Baudriau, de Bytown

- 1833 Jean Bazin, de Goulburn, avec Sophie St-Jean  
Théodore Poitras avec Esther Bellerose  
J.B. Benoît avec Marie Cousineau  
François Dubord avec Lucy Gareau  
Joseph Lajeunesse avec Henriette Parenteau  
Léon Plante avec Véronique Foubert
- 1834 Joseph Chartrand, de Rivière Duchesne, avec Angèle  
Labrèche (Labrecque) de Rivière La Grasse.  
Baptiste Côté avec Geneviève Aubuchon  
François Groulx avec Olive Lépine de l'Assomption
- 1835 Pierre Barrette avec Flavie Robin (parents de Mme  
Honoré Robillard)  
Joseph Lacroix avec Ann Belleau

★ ★ ★

*Liste no 1*—Les documents militaires, conservés aux Archives nationales, sont une source précieuse de renseignements sur les premiers habitants de Bytown. Ainsi, en juillet 1829, environ 63 signatures apparaissent sur une pétition à l'effet que les terrains concédés par l'Ordonnance sont de valeur inégale et de dimension différente également. Environ 25 signataires (il y a plusieurs x: sa marque) portent des noms canadiens-français. Bien avant que je scrute cette liste, des historiens en ont fait le relevé. Je la donne ci-après:

Amyot, Jean	Labelle, F.X. (dit Boileau)
Audet, Louis, dit La Point (Lapointe)	Lafontaine, Joseph
Baby, Peter (Pierre)	La Motte (Lamothe) Paul
Barrie (Barrié ou Barre) Luc	Montreuil, J.F.
Brassard, Charles	Nadeau, Joseph
de Brie, Erysonthe	Parantin, Pierre
Chalifoux, Joseph	Périard, Michel
Couturier, Jean-Baptiste	Rainville, Charles et Louis
Dandurand, André	Robillard, Antoine
Donic, Henri	Saucier (Soucy?) Pierre
Ethier, Alexandre	Séguin, Antoine
Galipaut, Joseph	Valiquette, Joachim
Homier, Jean-Baptiste, Louis-Xavier et François	
Labiche, Michel	
Lacroix, Jean-Baptiste	